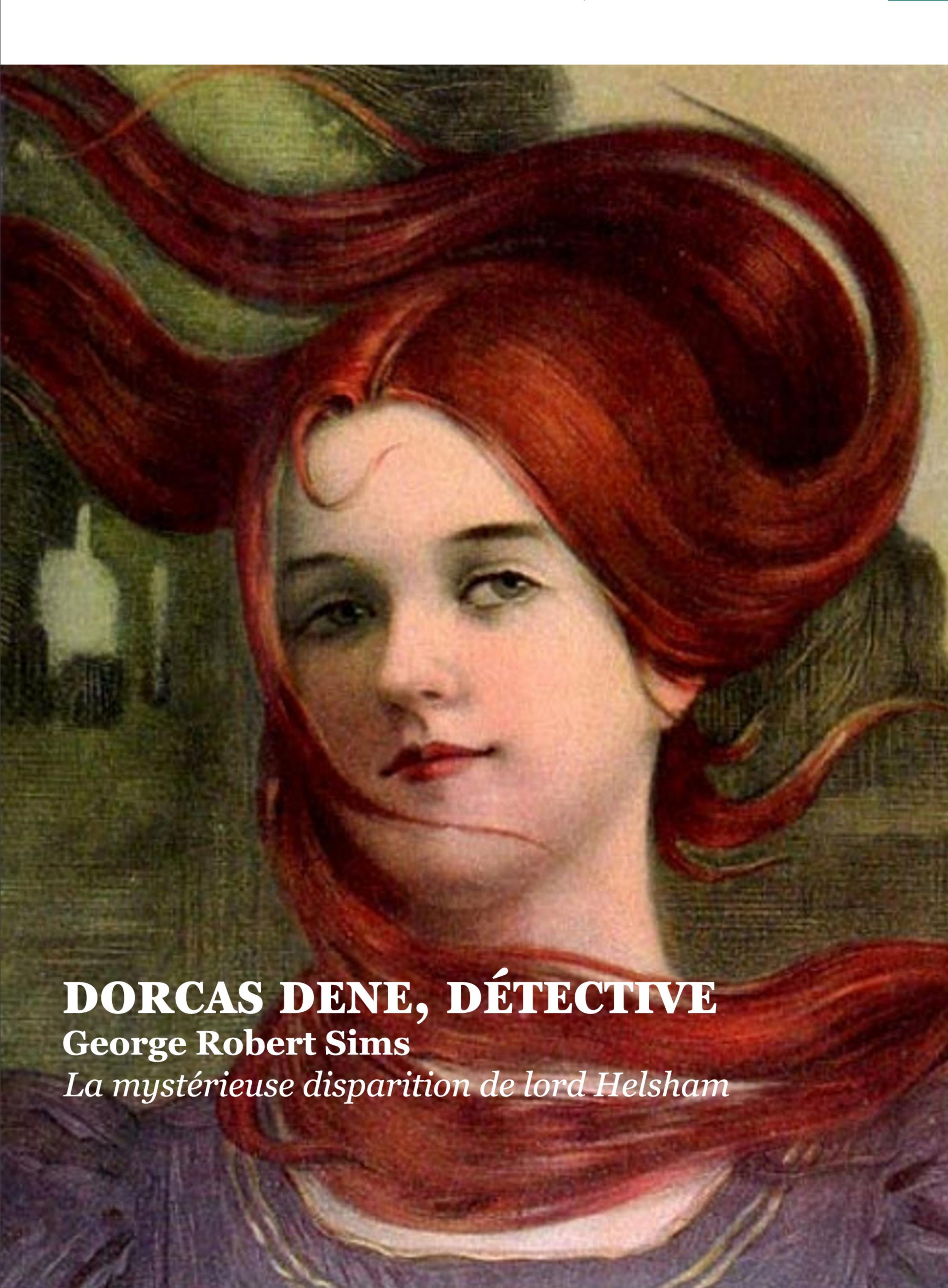
LE NOVELL STE



LE NOVELLISTE

#03 • DÉCEMBRE 2018

NOUVELLES		ARTICLES	
La remontée du fleuve Yves LETORT	09	05	Mortel! Leo Dhayer
Dorcas Dene, détective George Robert SIMS traduction Leo Dhayer	16	36	Les rivales de Sherlock Holmes
Fils des étoiles Nelly Chadour	42		Jean-Daniel Brèque
<i>L'aubergiste</i> Renée Dunan	57	0 5	Banás Dunan s/s/t Coanses Danism
<i>Traitement</i> Didier PEMERLE	89	85	Renée Dunan e(s)t Georges Damian Noémie Gurvend
Voyage dans le ciel Camille Flammarion	92	115	Le monde de Camille Flammarion George GRIFFITH
Contes des brumes Sylvain-René de la Verdière	123		traduction Roland Vilére
Si les morts savaient May SINCLAIR traduction Elvire Arnold	132		
		149	Présentation des éditions BIBLIOGS
Le grenier à cendres Nicolas Liau	156		
Hartmann l'anarchiste E. Douglas Fawcett serial 3/3 • trad. Leo Dhayer	165		
,	1	198	Reno, peintre des villes Mireille MEYER, Jean-Jacques RÉGNIER & André-François RUAUD
		205	Et maintenant ? Lionel ÉVRARD



LEO DHAYER MORTEL!

Illustration (page précédente) : Ernst Barlach

C'est souvent in extremis, à la dernière relecture, qu'on s'en apercoit : un sommaire a pris, au fil des choix, des hasards et des changements successifs, une coloration, une certaine thématique obstinée qui lui donne son caractère particulier. Dans le cas du numéro que vous avez entre les mains, une figure récurrente s'est imposée, sans qu'il en ait iamais été décidé ainsi : celle de la mort, fatalité pour les humains comme pour les sociétés, qui se manifeste dans l'intimité du fover comme dans l'infini incommensurable des étoiles. Mortels, nous le sommes tous, du plus humble au plus puissant, la danse macabre est là pour nous le rappeler. Faire nécessairement art de ce commun dénominateur, aucune fiction ne peut y échapper.

Une ombre danse au fil de ces pages. Folâtre et obstinée, elle change d'atours selon les plumes qui l'évoquent, cachant ses allures de squelette sous d'allègres costumes aussi bien que dans la raideur de nippes plus empesées. Toujours, elle pointe au final sa gueule bancroche et torve, figure obstinée, passage obligé de tout objet fictionnel qui se respecte depuis que l'homme est en mesure de penser sa fin. Vous qui passez par ici, ne vous effrayez pas, c'est la mort qui vous accueille et vous fera un brin de conduite vers la sortie.

C'est elle qui attend aussi, dans la nouvelle d'Yves Letort (*La remontée du Fleuve*, page 9), l'inventeur Gaëtan de Louvre, au terme de sa tentative désespérée pour échapper aux limitations d'une vie terne. L'auteur nous y donne un autre aperçu de ce monde du Fleuve dont le très recommandable recueil paru au VISAGE VERT ① offre une vision plus globale.

Pour le premier épisode de notre feuilleton « vintage », dû à l'imagination de George R. Sims (La mystérieuse disparition de lord Helsham, page 16), la camarde se tapit dans les codes de conventions sociales mortifères, capables de pousser un homme au suicide plutôt que d'avoir à les enfreindre ou à trahir sa morale. Dorcas Dene, figure originale et attachante de « lady detective » que l'on retrouvera dans le numéro 5 du NOVELLISTE, y mettra bon ordre en démasquant hypocrisies familiales et pesanteurs de la « bonne société » anglaise.

En complément de cette première enquête, Jean-Daniel Brèque nous présente les plus marquantes de ces *Rivales de Sherlock Holmes* (page 36) dont la génération spontanée fut en son temps un signe avant-coureur autant qu'une manifestation de la nécessaire émancipation de la femme victorienne.

C'est très précocement qu'Augustin, le *Fils des étoiles* de Nelly Chadour (page 42), est confronté quant à lui à la grande faucheuse. Héritier d'une histoire familiale traumatisante, il saura lui faire face dignement, assumer sa véritable filiation et rester vivant en se résolvant à la seule décision qui vaille : se dresser contre l'iniquité et exercer la vengeance des disparus.

Néa, l'héroïne campée par Renée Dunan (*L'aubergiste*, page 57), est quant à elle tout à fait armée pour faire la nique à la mort. Dans un texte savoureux au style alerte et somptueux, inspiré de ces histoires d'auberges rouges qui eurent un temps la faveur du public, elle n'est jamais à cours de ressources pour damer le pion aux détrousseurs de voyageurs décidés à la faire passer de vie à trépas.

Normal, nous apprend Noémie Gurvend dans l'article biobibliographique consacré à cette autrice bien trop oubliée (*Renée Dunan e(s)t Georges Damian*, page 85): à l'image de son héroïne, la dame était une farouche et facétieuse nature éprise de liberté et gourmande de vie.

Gourmand, à sa manière, l'énigmatique personnage de la nouvelle de Didier Pemerle (*Traitement*, page 89) ne l'est pas moins. Qu'un problème se présente — dans un quartier populaire à la veille de Noël il n'en manque jamais — et il le traite. Aussi simple que cela. Un conte grincant.

Une novella (Voyage dans le ciel, page 92) et un article biographique signé George Griffith (Le monde de Camille Flammarion, page 115) nous permettent ensuite d'introduire dans ces pages une personnalité essentielle de l'Imaginaire francophone du xixe siècle, dont l'influence sur bien des auteurs de conjecture romanesque rationnelle n'a pas encore été suffisamment soulignée.

Que Camille Flammarion (1842-1925), figure tutélaire de l'astronomie moderne, puisse être également considéré comme un prosateur important de nos genres de prédilection, c'est ce que démontre et documente un très intéressant article récemment publié:

« Bien qu'inscrits de façon avouée dans la lignée du romantisme, ses récits cosmiques font de Camille Flammarion l'un des pères du roman conjectural français. À ce titre, il peut être considéré comme un des précurseurs de la science-fiction, de pair avec H. G. Wells ou Kurd Lasswitz, et son oeuvre vue comme "une anticipation de l'anticipation". » ^② C'est également patent dans le texte que nous reproduisons ici, toujours à mi-chemin entre la vulgarisation scientifique et la rêverie poétique. Les faits établis de la science (de l'époque) y entraînent et fécondent immanguablement les spéculations de l'artiste et les réflexions du philosophe et de l'humaniste. À l'aune de l'immensité infinie et presque inconnaissable de l'espace et du temps, toutes les prétentions et toutes les misères humaines pâlissent, tous les régimes et toutes les croyances se révèlent dans leur mesquine petitesse. Ce sont nos fins dernières, nous rappelle Flammarion, qui nous attendent au terme de ce vertigineux voyage aux confins du ciel.

« Je remarquai aussi des mondes défunts. C'est un fait digne d'attention que toute existence tend à la mort. Les êtres ne naissent que pour mourir; les mondes n'atteignent les périodes de la vitalité que pour descendre ensuite de leur apogée et arriver à la décadence et à la tombe; les soleils ne s'allument que pour s'éteindre. La mort serait donc la loi suprême, le résultat final. Le mathématicien peut calculer dès aujourd'hui avec une grande approximation l'époque à laquelle notre soleil sera éteint, et où la Terre roulera dans la nuit éternelle comme un cimetière glacé. L'histoire entière de l'humanité terrestre aura abouti au néant le plus absolu. Le temps viendra où les ruines mêmes seront détruites. Par suite de la tendance de l'énergie à s'établir en équilibre stable dans l'univers, la vie aura une fin, sur la Terre et sur chacun des mondes. » Vision stapledonienne avant l'heure s'il en est : le cosmos. berceau de la vie, sera aussi son tombeau; ou quand l'entropie, déjà, s'invite dans le tableau.

Après nous avoir entretenus dans le premier numéro du NOVELLISTE d'un

fameux cas d'arrhénotoque, Sylvain-René de la Verdière revient au sommaire de celui-ci (page 123) nous distiller quelques contes à l'ambiance onirique issus de l'univers de la Cité des brumes, auquel le lecteur pourra s'initier, si ce n'est déjà fait, en se procurant le livre éponyme ^③. Dans ce monde de rêve également c'est la mort, sous les traits indiscernables du roi Chaos, « maître de la Cité et monarque impitoyable » qui règne sans partage.

May Sinclair, quant à elle, d'une plume aussi chirurgicale que sensible, se demande, Si les morts savaient... (page 132), comment ils réagiraient en apprenant ce que pensent et disent d'eux les vivants. Histoire de filiation, encore, de contingences sociales, toujours; étrange et forte nouvelle qui dépoussière en beauté, au début des années vingt du vingtième siècle, la bonne vieille ghost story victorienne.

Autre dépoussiéreur de talent et fondateur des ÉDITIONS BIBLIOGS, Fabrice Mundzik est l'invité de ce numéro. Si vous ignorez ce qu'est un archéobibliographe, vous pourrez le découvrir dans l'interview enlevée et assez drôle (page 149) qu'il a accordée à Nellie d'Arvor... qui n'en est toujours pas revenue.

Enfin, après avoir croisé dans la belle nouvelle de Nicolas Liau les satanilles chargés de dépoussiérer les

enfers (Le grenier à cendres, page 156), et avant un article consacré à Reno, artiste de l'entre-deux guerres scandaleusement négligée (Reno, peintre des villes, page 198), c'est avec le final destructeur, les tableaux apocalvotiques et les tueries de masse de Hartmann l'anarchiste (page 165) que se concluera ce troisième numéro. Fawcett, en bon bourgeois britannique effrayé par le péril anarchiste, avait voulu faire de son roman un avertissement contre ce dernier. On peut se demander si, en fait, il n'a pas surtout réussi, comme l'ont fait nombre de war novels de l'époque, à anticiper le triomphe de la mort à l'échelle industrielle sur tous les champs de bataille du xxe siècle.

Ayant contemplé ces reflets démultipliés de la mort si belle en ce miroir brisé, il ne nous restera plus qu'à faire le point, (page 205), au terme de ces trois premiers numéros, et à nous interroger sur la suite, sans finalement changer véritablement de registre. Car comme tout ici-bas, les revues aussi peuvent mourir.

© Leo Dhayer Illustration de la page 5 : Ernst Barlach (1870-1938) Der Totentanz 2, Drei tanzende Gerippe, 1924

① Le Fleuve, Yves Letort, recueil de nouvelles, LE VISAGE VERT, 2015, 13 €.

② Aurélie Villers et Samuel Minne, Les visions martiennes de Camille Flammarion, in Natacha Vas-Deyres, Patrick Bergeron, Patrick Guay (dir.), C'était demain : anticiper la science-fiction en France et au Québec (1880-1950), Eioôlon n°123, 2018, p.295-317.

③ Entre autres incarnations de papier de cet ouvrage : Sylvain-René de la Verdière, *La civito de la nebuloj*, Illustration de Poulpy, traduction de l'espéranto par Céline Matière, z4 ÉDITIONS, 2017, 64 pages, 8,00 €.



DORCAS DENE, DETECTIVE

La mystérieuse disparition de lord Helsham

Traduit de l'anglais (Angleterre) par Leo Dhayer Illustration : Fred Pegram

NOVELLISTE est heureux de vous proposer cette première enquête de Dorcas Dene. George R. Sims, qui lui donna naissance en deux volumes parus en 1897 (Dorcas Dene, Detective, First series) et 1898 (Dorcas Dene, Detective, Second series) est un journaliste et écrivain anglais qui s'est fait connaître dès son premier livre (The social kaleidoscope, 1881) en dépeignant les classes laborieuses et populaires du grand Londres dans une démarche de réalisme social plus journalistique que littéraire. Ce n'est pas le cas avec Dorcas Dene où sont mis en scène les milieux les plus favorisés de la société anglaise d'alors, avec leurs conventions, leurs codes et leurs tabous. Immergée dans cette caste favorisée sans véritablement en faire partie (elle travaille pour subvenir aux besoins de son fover), Dorcas Dene est une jeune femme volontaire, indépendante, iconoclaste et pleine de ressources, dont les aventures concourent au mouvement visant à cette époque à désincarcérer la femme victorienne de sa cage dorée. À ce titre, mais aussi et surtout parce qu'elle est une héroïne attachante, Dorcas Dene demeure aujourd'hui un exemple des plus intéressant de lady-detective fin dix-neuvième.

À NOTRE PREMIÈRE RENCONTRE, Dorcas Dene s'appelait encore Dorcas Lester. Elle était venue me voir, munie d'une recommandation d'un agent, pour me demander un petit rôle dans une de mes pièces alors en cours de répétition dans un théâtre du West End. Elle était inconnue dans la profession, m'avait-elle expliqué, mais elle voulait tenter sa chance sur les planches. Serais-je assez aimable pour la lui offrir?

Elle fut engagée pour interpréter une servante qui n'avait à dire que deux lignes de texte, mais elle les dit suffisamment bien pour émarger ensuite dans cet établissement durant toute une année, sans jamais se voir confier autre chose que des emplois subalternes, qu'elle jouait à la perfection. Son dernier rôle fut celui d'une vieille sorcière. Lorsqu'elle demanda à l'interpréter, elle nous étonna tous, étant donné que Dorcas

était une jeune femme séduisante et que sur une scène, celles-ci préfèrent généralement tirer le meilleur parti de leur apparence.

Dans cet emploi, Dorcas Lester fit sensation. Elle n'apparaissait qu'à peu près dix minutes au premier acte et cinq minutes dans un autre, mais tous ne parlaient que de sa performance réaliste et bien campée. Au milieu des représentations, cependant, elle dut être remplacée. J'appris alors que s'étant mariée, elle avait quitté la profession.

Il devait s'écouler ensuite huit années avant que je ne la revoie. J'étais en affaires à cette époque avec un homme de loi bien connu du West End. Son assistant, croyant son employeur seul dans la pièce, me fit pénétrer dans son bureau sans m'annoncer. Mr **** se trouvait en grande conversation avec une femme. Je dus m'excuser de faire intrusion.

Je découvris ses traits lorsqu'elle passa devant moi, car elle n'avait pas encore baissé sa voilette, et ceux-ci me parurent familiers.

- « De qui pensez-vous qu'il s'agissait ? » me demanda Mr **** d'un air mystérieux, tandis que la porte se refermait derrière elle.
- « Je l'ignore, répondis-je. Mais il me semble l'avoir déjà vue quelque part. Qui est-ce ?
- Cette dame, mon cher, n'est autre que Dorcas Dene, la fameuse enquêtrice. Peut-être n'avez-vous jamais entendu parler d'elle, mais dans notre profession et dans les rangs de la police, sa réputation n'est plus à faire.
- Ah ? Exerce-t-elle à titre privé ou fait-elle partie du département d'investigation criminelle ?
- Elle n'est investie d'aucune mission officielle et travaille seule, me répondit mon ami. Elle a été mêlée à quelques-unes des affaires les plus retentissantes du moment des cas qui se règlent parfois en justice, mais qui la plupart du temps trouvent leur aboutissement dans le bureau feutré d'un avocat.
- Si ce n'est pas indiscret, demandai-je, en quoi vous sera-t-elle utile, vous qui ne plaidez pas les affaires criminelles ?
- Certes. Mais j'ai beau n'être qu'un banal avocat de famille à l'ancienne, j'ai été chargé d'un dossier sensible par une de mes clientes. Je ne trahis aucun secret professionnel en vous disant que le jeune lord Helsham, qui vient d'hériter du titre, a mystérieusement disparu. Cette information a déjà fuité dans les colonnes des journaux à scandales. Sa mère, lady Helsham, qui m'honore de sa clientèle régulière, s'est tournée vers moi dans la plus grande détresse. Elle pense cependant que son fils est toujours en vie. La pauvre femme est convaincue qu'il faut, en l'occurrence et comme souvent, chercher la femme*. Elle redoute que son fils, pris dans les rets de quelque séductrice sans scrupules, soit conduit à une désastreuse mésalliance. Elle ne peut trouver d'autre explication à sa conduite inhabituelle.
- Et vous avez chargé la fameuse enquêtrice qui vient de sortir d'éclaircir ce mystère, c'est bien cela ?
- Oui. Nos propres investigations ont toutes échoué. J'ai donc décidé hier de lui confier ce dossier car lady Helsham souhaite avant tout que la police ne soit pas mêlée à cette affaire. Elle redoute le scandale qui pourrait s'ensuivre. À présent en possession de tous les éléments, Dorcas Dene est en route pour aller se présenter à ma cliente. Quant à vous, cher ami, si vous me disiez en quoi je puis vous être utile ? »

Ce qui m'amenait n'ayant rien que de très ordinaire, nous eûmes bientôt terminé d'en discuter et Mr **** m'invita à déjeuner dans un restaurant voisin. Ensuite, alors que je le raccompagnais jusqu'à son bureau, nous vîmes un cab s'arrêter devant et une jeune femme en descendre.

 $\,$ « Ça alors ! m'exclamai-je. Ne serait-ce pas, de nouveau, votre fameuse enquêtrice ? »

Cette dernière, nous ayant aperçus, se porta à notre rencontre.

« Veuillez m'excuser, dit-elle à Mr ****, mais j'aurais encore un mot à vous dire. »

Les sonorités de sa voix me frappèrent soudain, si bien que je me rappelai où je l'avais vue auparavant.

- « Pardonnez-moi... intervins-je. Ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés ?
- Mais si! répondit-elle en souriant. Je vous ai tout de suite reconnu, mais je me disais que vous aviez dû m'oublier. Sans compter que j'ai beaucoup changé depuis que j'ai abandonné la carrière théâtrale.
- Vous avez changé de nom et de profession, mais vous pourriez difficilement changer d'apparence et j'aurais dû vous reconnaître au premier regard. Puis-je vous attendre un peu pendant que vous vous entretenez avec Mr ****? J'aimerais évoquer le bon vieux temps avec vous... »

Dorcas Lester – ou plus exactement Dorcas Lene, comme il me faut dorénavant la nommer – me donna son accord d'un hochement de tête. Je dus arpenter le trottoir en fumant mon cigare durant un bon quart d'heure avant de la voir reparaître.

« J'ai bien peur de vous avoir fait attendre trop longtemps, s'excusa-t-elle d'un ton plaisant. Maintenant, si nous devons discuter, il va falloir me suivre chez moi, où je vous présenterai mon mari. Inutile d'hésiter ou de craindre déranger ; aussitôt que je vous ai vu, il m'est apparu que vous pourriez m'être d'une grande utilité. »

Levant son ombrelle, elle fit stopper un cab. Avant même que j'aie eu le temps d'examiner la situation, je me retrouvai installé en sa compagnie dans cette voiture qui nous emmenait à l'allure du cheval poussif auquel elle était attelée jusqu'à St John's Wood.

Durant le trajet, Dorcas Dene se montra en veine de confidences avec moi. Elle m'expliqua qu'elle avait dû choisir la carrière théâtrale parce que son père, artiste-peintre, était soudainement passé de vie à trépas en ne laissant à sa mère et à elle-même que quelques toiles invendables et des factures à payer.

- « Pauvre papa... se lamenta-t-elle. Il était doué, et il nous aimait beaucoup, mais il n'était au fond qu'un enfant n'ayant jamais tout à fait grandi. Quand il gagnait bien sa vie, il dépensait jusqu'au dernier sou et profitait de l'existence ; quand les affaires tournaient mal, il faisait des dettes et gageait le peu qu'il avait en trouvant cela très drôle. Un jour, il nous invitait à dîner au *Café Royal* et nous finissions la soirée au théâtre ; une autre fois, en préparant lui-même nos repas sur le poêle de son studio, il nous apprenait à vivre aussi chichement qu'à Paris lorsqu'il menait la vie de bohème au quartier latin.
- » Si bien que quand il est mort, j'ai dû monter sur les planches. Au moins je pense que vous vous en souvenez –, j'y gagnais deux guinées par semaine

20

21

grâce auxquelles maman et moi pouvions survivre dans un petit deux pièces sur St Paul's Road, Camden Town. C'est alors qu'un jeune artiste, Mr Paul Dene, un ami de mon père qui venait souvent chez nous, est tombé amoureux de moi. Sans parenté aucune, il avait rapidement fait carrière et gagnait bien sa vie. Son revenu était de sept à huit cent livres annuelles et promettait d'augmenter encore. Paul m'a demandée en mariage et j'ai accepté. Il a insisté pour que je quitte la scène. Il se proposait de louer une petite maison dans laquelle nous pourrions vivre heureux aux côtés de ma mère.

- » Nous avons emménagé dans la maison vers laquelle nous nous dirigeons un endroit délicieux, avec un merveilleux jardin, sur Oak Tree-Road, à St John's Wood et pendant deux années nous y avons vécu heureux. Puis, un terrible malheur s'est abattu sur nous. Paul est tombé malade et a perdu la vue. Plus jamais il ne pourra peindre.
- » Après l'avoir rendu à la santé, je me suis aperçue que les intérêts de ce que nous avions pu sauver suffisaient juste à payer le loyer de notre maison. Comme je ne voulais pas y renoncer, je me suis retrouvée dos au mur. J'ai naturellement pensé à retourner sur scène, et je venais juste de me décider à chercher un engagement lorsque la chance a scellé mon avenir en me donnant l'impulsion nécessaire dans une toute autre direction.
- » Dans la maison voisine de la nôtre vivait un gentleman un certain Mr Johnson, commissaire de police à la retraite. En prenant celle-ci, il avait monté son propre cabinet d'enquêtes privées auquel faisait appel, pour de délicates affaires de famille, une firme d'avoués dont les chambres fortes étaient censées contenir les secrets de la moitié de l'aristocratie anglaise.
- » Mr Johnson nous rendait souvent visite. Il n'y avait rien qui faisait davantage plaisir à Paul, lors de nos paisibles soirées, que de bavarder avec le cordial ex-commissaire de police en fumant quelques pipes. Plus d'une fois nous sommes restés, mon mari et moi, jusqu'à des heures indues, à écouter les étranges histoires criminelles et le patient dévoilement de mystères anciens qu'il partageait avec nous. Il y avait quelque chose de fascinant à suivre les longues et précautionneuses étapes grâce auxquelles notre aimable voisin qui ressemblait davantage à un loup de mer qu'à un détective se frayait un chemin dans le labyrinthe de Hampton Court ① au centre duquel se trouvait la vérité qu'il était de son devoir de dévoiler.
- » Il devait faire grand cas de l'opinion de Paul, car l'habitude aidant il finit par venir discuter avec lui d'affaires sur lesquelles il travaillait sans mentionner de nom, bien sûr, lorsque la confidentialité était de rigueur –, et plus d'une fois, les vues de mon mari sur les voies à emprunter pour résoudre certains mystères se sont révélées fondées. Cette fréquentation assidue d'un détective nous amena, mon mari et moi, à nous intéresser à son travail. Lorsque les journaux relataient quelque affaire à sensation déjouant les efforts de Scotland Yard, nous en discutions et échafaudions ensemble nos propres théories sur le sujet.
- » Puis mon pauvre Paul a perdu la vue, et Mr Johnson, qui était veuf, a pris l'habitude de nous rendre systématiquement visite quand il se trouvait chez lui. Ses enquêtes l'éloignaient parfois de Londres pendant des semaines, mais dès son retour il se faisait un devoir de venir distraire mon malheureux

époux en lui narrant la dernière aventure ou le dernier scandale auxquels il s'était trouvé mêlé.

- » À ces occasions, ma mère, charmante et simple vieille dame un peu vieux jeu, trouvait rapidement une excuse pour nous laisser. Elle avait décrété que les histoires de Mr Johnson la rendaient nerveuse. Pour un peu, elle en serait venue à croire que le monde n'était qu'une chambre des horreurs digne du musée de cire de Mme Tussaud, et que chaque homme et femme sur cette planète avait un coupable secret à dissimuler.
- » Je n'avais pas caché à Mr Johnson la position délicate dans laquelle nous nous trouvions lorsque j'avais découvert qu'il ne nous restait pour vivre que les cent livres de rente annuelle sur le peu d'argent que Paul avait réussi à préserver. Il avait convenu qu'un retour sur les planches devait être la meilleure option qui s'offrait à moi.
- » Un matin, je me décidai enfin à me rendre chez un agent. Après m'être mise sur mon trente et un, j'examinai mon reflet dans la glace. Je redoutais que mes inquiétudes et la longue épreuve de la maladie de mon mari n'aient laissé leur marque sur mes traits et gâché, d'un simple point de vue commercial, ma "valeur" sur le marché.
- » Je m'étais donné tant de mal et j'étais si concentrée sur l'objet de ma démarche que lorsque je fus satisfaite de mon apparence, je courus jusqu'à notre petit salon et sans réfléchir je lançai à mon époux : "Me voilà prête! Comment me trouves-tu, chéri?" À ces mots, mon pauvre Paul a tourné ses yeux aveugles vers moi et j'ai vu trembler sa lèvre inférieure.
- » Réalisant aussitôt la bourde que mon étourderie m'avait fait commettre, je me suis précipitée pour l'entourer de mes bras et l'embrasser. Ensuite, les larmes aux yeux, je suis sortie pour traverser le petit jardin de devant. Lorsque j'ouvris le portail, Mr Johnson se trouvait de l'autre côté, la main posée sur la sonnette.
 - » "Où allez-vous ainsi? me demanda-t-il.
 - » Chez l'agent dont je vous ai parlé, pour trouver un engagement.
 - » Rentrez un instant. Je voudrais vous parler."
- » Le précédant à l'intérieur, je le conduisis dans la salle à manger, qui était vide.
 - » "Que pensez-vous pouvoir gagner dans un théâtre? s'enquit-il.
- » Avec un peu de chance, répondis-je, je devrais pouvoir retrouver ce que je gagnais autrefois : deux guinées par semaine. Vous savez, je n'ai jamais joué que de petits rôles...
- » Eh bien... mettez cette idée de côté et je peux vous proposer quelque chose qui vous rapportera bien davantage. Je suis justement sur une affaire pour laquelle l'assistance d'une dame me serait fort utile. Celle qui travaillait pour moi depuis deux ans a été assez bête pour se marier, avec les conséquences habituelles, ce qui me met dans le pétrin.
- » Vous... vous voulez que je devienne enquêtrice! m'exclamai-je, ébahie. Que je surveille les gens? Oh! j'en serais bien incapable!
- » Chère Mrs Dene... me répondit-il gentiment. J'ai trop de respect à votre égard et à l'égard de votre mari pour vous proposer quoi que ce soit que vous puissiez avoir peur d'accepter. Je veux que vous m'aidiez à sauver un pauvre

malheureux que l'on fait chanter sans vergogne et qui a quitté pour cela une épouse au cœur brisé et un enfant affligé. Voilà sans aucun doute le genre de transaction commerciale dans laquelle un ange lui-même pourrait s'engager sans se souiller les ailes.

- » Mais... je ne suis pas... je n'ai pas les compétences nécessaires pour...
- » Vous êtes plus intelligente que vous ne le pensez vous-même, m'interrompit-il. J'en suis arrivé à avoir la plus haute opinion de vos qualifications pour exercer notre métier. Vous faites preuve du bon sens le plus affûté, vous êtes une fine observatrice des êtres et du monde, et qui plus est vous avez été actrice. Allons, un bon geste... La famille de l'épouse éplorée est riche et je toucherai une somme rondelette si je parviens à sauver ce pauvre diable en le convaincant de rentrer chez lui. Je peux vous proposer une guinée par jour et le remboursement de vos frais, et vous n'aurez qu'à faire ce que je vous demanderai."
- » J'y ai réfléchi longuement, avant d'accepter à une condition. Je voulais vérifier que je ferais bien l'affaire avant que Paul soit mis au courant. Si je découvrais qu'être une femme-détective me répugnait – s'il s'avérait que l'emploi impliquait une quelconque sacrifice de mes instincts féminins –, alors j'y renoncerais et mon mari ne saurait jamais que j'avais tenté quoi que ce soit de la sorte.
- » Mr Johnson a accepté et nous sommes partis ensemble pour son bureau.
- » Voilà comment je suis devenue détective. J'ai découvert que le métier me plaisait et qu'il n'était pas aussi embarrassant à exercer que je l'avais redouté. Ma première mission fut une réussite, si bien que Mr Johnson m'a demandé de rester avec lui, avant de faire de moi sa partenaire. L'année dernière, il a cessé ses activités, après m'avoir chaudement recommandée à tous ses clients, et c'est ce qui fait que vous avez à présent devant vous une véritable enquêtrice professionnelle...
- » Et l'une des meilleures de ce pays, ajoutai-je en m'inclinant devant elle. Mon ami, Mr ****, m'a fait part de votre réputation. »

Dorcas Dene m'adressa un petit sourire.

- « Votre ami est trop aimable, dit-elle en jetant un coup d'œil par la vitre. Ah... nous y voilà. Laissez-moi vous faire les honneurs de notre maison et vous présenter mon mari, ma mère et Toddlekins.
- Toddlekins? répétai-je d'un air interrogateur. Le bébé, je suppose? » Une ombre passa sur le visage éminemment féminin de Dorcas Dene. Je crus voir ses beaux yeux gris s'embuer.
- « Non... répondit-elle, troublée. Nous n'en avons pas. Toddlekins est notre chien. »

Difficile pour moi d'imaginer, en observant le délicieux petit salon où partout se faisaient sentir bon goût et raffinement artistique, que j'étais reçu au logis d'une célèbre enquêtrice privée. À peine avais-je été présenté au mari aveugle depuis quelques minutes que déjà j'avais l'impression de retrouver un vieil ami. Paul Dene, l'artiste brutalement frappé de cécité, avait immédiatement éveillé mon intérêt. Bel homme d'une taille supérieure à la

GEORGE ROBERT SIMS

movenne, aux cheveux blonds fournis et ondulés, il avait un visage qui attirait l'attention au premier regard et suscitait la sympathie. Lorsque sa femme entra dans la pièce, il se leva, une expression interrogative sur le visage, car il n'avait pas reconnu mon pas. Dorcas Dene lui prit la main et le mena à moi.

« Paul, mon cher, dit-elle. Je te présente un vieil ami. Il s'agit du gentleman qui m'a donné ma chance lorsque je suis devenue actrice. »

Nous discutions depuis quelques minutes lorsqu'une dame replète aux cheveux gris fit son entrée d'un air affairé, suivie par un gros bouledogue à la robe tachetée, frétillant de tout son corps. Il bondit vers sa maîtresse avec un jappement de joie, se dressa sur ses pattes arrière et lécha affectueusement ses mains, après quoi il se tourna pour m'examiner d'un air inquisiteur.

- « Ce gentleman est un ami, Toddlekins, » assura Mrs Dene. Puis, s'adressant à moi : « Vous pouvez le caresser sans danger à présent que je vous ai présenté.
- Il a absolument voulu me suivre, Dorcas, intervint la nouvelle venue. Et j'ignorais que tu avais de la visite.
 - Je te présente Mr Saxon, maman. Le dramaturge. »

La vieille dame me salua d'une brève inclinaison du buste et darda sur moi un regard soupçonneux. « J'ai entendu parler de vous, monsieur, ditelle. Je sais combien vous avez été bon pour ma fille il v a des années de cela, mais je réprouve les mélodrames et les réprouverai toujours. Je ne comprendrai jamais comment de bons Chrétiens peuvent donner leur argent pour voir leurs semblables déchiquetés à coups de dynamite, assassinés, condamnés à mort pour des crimes imaginaires, et expulsés de chez eux avant de mourir dans la neige. »

Sans doute devais-je paraître quelque peu mal à l'aise, car Dorcas Dene crut bon d'intervenir avec un petit rire nerveux. « Ne le prenez pas mal, Mr Saxon. C'est ainsi qu'elle plaisante. Elle allait de toute façon nous laisser – n'est-ce pas, Mère?

- Je dis toujours ce que je pense, répondit la marâtre. C'est vieux jeu, je sais, mais je suis moi-même de la vieille école. Ceci dit, je ferais effectivement mieux de faire sortir ce chien de la pièce – Mr Saxon en a peur.
- Non, non, je vous assure! m'exclamai-je en rougissant. Je... j'adore les chiens!»

Pour bien le prouver, je me baissai prudemment afin de caresser Toddlekins qui me reniflait les mollets.

« Allons! n'ayez pas honte d'être effrayé par lui... s'exclama la vieille dame, qui ne me croyait manifestement pas. La plupart des gens le sont de prime abord. Il déteste les étrangers qui viennent ici. »

À ces mots, je vis l'artiste aveugle se rembrunir.

« Un vieil ami de ma femme ne reste pas étranger ici très longtemps, » assura-t-il.

Il conclut cette déclaration par un petit sifflement qui fit accourir le chien vers lui avant de poser sa grosse tête sur le genou de son maître.

« Eh bien, je suppose que j'ai tort, comme d'habitude, conclut la mère de Dorcas d'un air pincé. Il n'empêche que Mr Saxon devrait être mis au courant que ce chien a failli tuer un homme, et je suis à peu près aussi certaine que d'être vivante qu'il en tuera un autre si jamais on le laisse seul avec le jeune employé qui vient régulièrement remonter les horloges. Il l'a pris en grippe, et tu ne pourras pas dire, Dorcas, que je ne t'ai pas prévenue. Lorsque ça arrivera, n'attends pas de moi que j'intervienne. Je n'ai pas été habituée à devoir mordre la queue d'un bouledogue pour lui faire lâcher prise, et ce n'est pas le genre de choses qu'on est en droit d'attendre d'une honnête femme. » Sur ce, digne et guindée, la vieille dame tourna les talons et quitta la pièce, suivie de sa fille qui tentait de la ramener à de meilleurs sentiments.

« Ne faites pas attention à Mrs Lester, conseilla Paul Dene tandis que la porte se refermait derrière elles. Elle est aussi bonne que chère à nos cœurs, et je ne sais pas ce que nous ferions sans elle, mais elle est persuadée d'être la seule personne dans cette maison à avoir deux sous de bon sens, et elle a la manie de dire tout haut ce qu'elle affirme être "le fond de sa pensée". Quant au chien, il est aussi doux qu'un agneau, mais il est vrai qu'il a failli tuer un homme, et c'est à cette occasion que mon épouse l'a recueilli. Il a été élevé depuis la naissance par une brute de l'East End qui maltraitait constamment sa femme, à qui le chien était très attaché. Un jour, cet homme, ivre mort, l'a battue une fois de plus au point de la faire tomber. Alors qu'elle gisait à terre, il s'est penché sur elle et s'apprêtait à la frapper avec un tisonnier lorsque le chien, d'une brusque détente, s'est jeté à sa gorge et l'a maintenu ainsi jusqu'à ce que des voisins interviennent. Il avait sauvé sa maîtresse mais il avait infligé de terribles blessures au mari de celle-ci. Il était question que la police le fasse abattre lorsque Dorcas, à qui l'on avait raconté l'histoire, demanda au responsable de l'enquête de la laisser l'adopter. Toddlekins est resté depuis notre fidèle compagnon et notre chien de garde dévoué. »

En jetant un coup d'œil à l'intéressé, qui s'était roulé en boule aux pieds de son maître et ne dormait que d'un œil, je me jurai qu'en prenant congé de Dorcas Dene, je me garderais de tout geste susceptible de sembler équivoque à ce terrible cerbère. Puis, mon hôte changea de sujet et je lui en sus gré.

Comme il me supposait au courant des activités professionnelles présentes de son épouse, je dus lui expliquer comment je l'avais rencontrée chez notre relation commune, où elle m'avait expliqué que je pourrais lui être utile dans une affaire qu'elle avait à traiter. Pouvait-il m'en dire davantage?

Il me répondit par la négative, m'expliquant que sa femme venait à peine de se voir confier une nouvelle mission, mais il m'assura que pour chacune des affaires qu'elle avait à traiter elle le consultait systématiquement. « Voyezvous, me confia-t-il, mon handicap est en l'occurrence un véritable atout. L'absence de toute perception visuelle intensifie ma vision intérieure. Je peux examiner un problème en profondeur sans être distrait par mon environnement comme le sont les voyants. D'ailleurs, les gens qui veulent réfléchir tranquillement ne ferment-ils pas les yeux ou ne s'isolent-ils pas dans une pièce obscure ? Le sort a fait de moi un homme aux yeux perpétuellement fermés et qui ne cesse de penser. Chaque fois qu'elle rencontre une difficulté, Dorcas vient me trouver et généralement nous tenons conseil à quatre.

- À quatre ? m'étonnai-je.

Je ne pus réprimer un petit rire amusé et livrer le fond de ma pensée. « J'ai du mal à imaginer que Mrs Lester puisse être d'une aide quelconque pour percer un mystère.

— Détrompez-vous. Mrs Lester tire souvent le bon fil de la pelote avant nous. Alors que nous avons tendance à nous lancer dans l'élaboration de savantes théories, elle choisit le chemin le plus direct, le plus évident, le plus conforme au bon sens, et qui se révèle très régulièrement le bon. Un détective chevronné n'en est pas moins humain, vous savez... Comme le reste de ses semblables, il aura tendance à chercher bien loin ce qui la plupart du temps se trouve sous son nez. »

À cet instant la porte s'ouvrit et je vis avec stupeur une vieille romanichelle au teint olivâtre faire son entrée dans la pièce. Je jetai un coup d'œil nerveux au bouledogue, m'attendant à le voir à tout instant sauter à la gorge de l'intruse, mais il se contenta d'ouvrir un œil en remuant la queue. Alors, seulement, je compris de quoi il retournait.

- « Mr Saxon, me dit Dorcas Dene car c'est d'elle qu'il s'agissait ! –, on joue une pièce gitane en ce moment. J'aimerais que vous me présentiez au directeur pour qu'il accepte de me laisser me mêler aux figurants à la fin du troisième acte. » Avec un petit rire confus, elle ajouta : « Ne vous avais-je pas dit que vous pourriez m'être utile ?
- Mais... protestai-je faiblement. Ne deviez-vous pas enquêter sur la disparition de lord Helsham ?
- Tout à fait, me répondit-elle. C'est bien pour cette raison que je dois m'introduire dans les coulisses du **** Theatre. À moins que je fasse fausse route, c'est là que "la femme qu'il me faut chercher" a le plus de chances de se trouver.
- M... mais, balbutiai-je, nous ne pouvons tout de même pas... sortir et marcher dans les rues... alors que vous êtes ahem! accoutrée de la sorte. »

Cela fit rire Dorcas Dene, qui répondit : « Non, rassurez-vous. J'aimerais que vous me retrouviez à huit heures précises à l'entrée du théâtre pour me faire engager en tant que figurante bohémienne. Je suis sûre que vous pourrez faire cela pour moi et je me suis dit qu'il valait mieux, avant votre départ, me montrer à vous telle que je serai quand je vous aborderai ce soir. Et maintenant, bonne après-midi et $au\ revoir^*$.

- Vous pensez donc pouvoir retrouver lord Helsham? m'étonnai-je. Vous avez déjà une piste pour résoudre ce mystère?
- Il se pourrait que je finisse par retrouver lord Helsham si vous me permettez ce soir d'accéder aux coulisses du théâtre, répondit-elle. Mais quant à disposer d'une piste pour éclaircir le mystère de sa disparition, c'est une autre affaire. Maintenant, je m'en remets à vous. Jusqu'à ce soir, huit heures, au revoir*. »

Je serrai cordialement les mains de Dorcas Dene et de son mari aveugle et assenai une tape respectueuse sur le crâne de Toddlekins. Une minute plus tard, je me retrouvai dehors, m'efforçant de réfléchir moi-même à la mystérieuse disparition de ce jeune aristocrate, parfaitement maître de lui-même, qui laissait sa mère en proie aux pires tourments, à la plus effroyable incer-

CAMILLE FLAMMARION VOYAGE DANS LE CIFI

Illustration: Grandville

C'ÉTAIT À VENISE. L'ANTIQUE PALAIS ducal des Speranzi avait ses hautes fenêtres ouvertes sur le grand canal. l'astre des nuits faisait miroiter sur les eaux un sillon de paillettes d'argent, et l'immensité du ciel se développait au-delà des coupoles et des tours. Lorsque les musiciens portés par les gondoles eurent tourné le canal pour glisser vers le pont des Soupirs, leurs derniers chœurs s'évanouirent dans la nuit. et Venise parut s'endormir dans ce profond silence que nulle ruche humaine ne connaît, sinon la reine de l'Adriatique.

Ce silence vénitien n'était troublé que par le battement cadencé de la vieille horloge, et je n'aurais peutêtre pas apprécié toute la profondeur

Ce très beau texte de la star française de l'astronomie au XIX^e siècle, à mi-chemin de la vulgarisation scientifique et de la fiction, ne peut que faire penser à l'œuvre d'Olaf Stapledon, et plus particulièrement à Star maker (1937), que FLATLAND rééditera en février 2021 dans une nouvelle traduction. Les deux auteurs emploient les mêmes procédés narratifs, font preuve du même souci pédagogique, traitent pareillement de la science sans oublier d'en souligner les aspects philosophiques, métaphysiques et même sociaux. Tous deux appellent dans une langue lyrique et convaincante à un nouvel humanisme agnostique, débarrassé des dogmes et superstitions de tous ordres, uniquement fondé sur la recherche de la vérité par la science, sur la connaissance et l'admiration des merveilles de l'univers. J'en ai déjà trop dit. Cette odyssée céleste est suffisamment éloquente pour se passer de glose. Lisez.

de ce mutisme universel si je n'y avais été invité par cette oscillation régulière d'un appareil destiné à mesurer le temps. Ce frappement monotone marquait le silence et, conséquence assez bizarre, semblait l'accroître. Assis dans l'embrasure de la haute fenêtre, je contemplais le disque éblouissant de la Lune trônant dans un ciel d'azur tout rempli de sa lumière, et je songeais que cet astre des nuits, en apparence si tranquille et si calme, avançait d'un kilomètre dans l'espace, à chacun des battements de l'horloge. Je regardais ce globe lunaire, dont on distingue assez bien à l'œil nu les anciennes mers et la



configuration géographique, je songeais qu'il est peut-être encore habité actuellement par des êtres organisés autrement que nous et pouvant vivre dans une atmosphère extrêmement raréfiée; mais ce qui me frappait le plus, c'était cette révolution rapide autour de la Terre, en raison d'un kilomètre (1 017 mètres) à chaque battement de la pendule, de 61 kilomètres par minute, de 3 660 kilomètres par heure, de 87 869 par jour et de 2 400 000 par révolution mensuelle. Je voyais en esprit la Lune tournant autour de nous de l'ouest vers l'est et accomplissant sa révolution en moins d'un mois. Et en même temps, je sentais, pour ainsi dire, le mouvement diurne de la Terre autour de son axe, mouvement accompli également de l'ouest vers l'est, et qui fait en apparence tourner le ciel autour de nous en sens contraire de cette direction.

Pendant que je songeais, la Lune, en effet, s'était déjà sensiblement déplacée et descendait à l'occident vers le clocher de la Chiesa. Mouvements terrestres et célestes, plus doux encore que ceux des gondoles glissant sur le miroir limpide, vous nous emportez dans la réalité comme dans un rêve, vous mesurez nos jours et nos années, et nous passons, ombres fugitives, tandis que vous durez toujours. Déjà tu brillais sur les eaux argentées par ta clarté, ô Lune silencieuse, sphinx du ciel, lorsqu'il y a des millions d'années l'humanité terrestre attendait dans les limbes des possibilités futures son éclosion si lente à venir. Des animaux étranges peuplaient les forêts dont les continents étaient couverts, des poissons fantastiques se poursuivaient au sein des flots, des vampires fendaient les airs, des crocodiles bipèdes, qui semblent les ancêtres de ceux de la mythologie égyptienne, se montraient dans les clairières, au bord des rivages. Plus tard, tu brillas aussi sur l'éclosion des premières fleurs, sur les nids des premiers oiseaux. Mais combien de nuits n'avais-tu pas éclairées de ta pâle lumière lorsque pour la première fois un regard humain s'éleva vers toi, lorsque pour la première fois une pensée humaine s'envola jusqu'à toi! Aujourd'hui tu éclaires ici-bas une humanité populeuse et active, des cités florissantes, des palais de marbre élevés au milieu des ondes. Tout à l'heure, à mes pieds, dans la gondole, un couple amoureux te prenait à témoin de serments éternels, oubliant que tes phases si rapides sont une image de nos variations et de notre brièveté. Oui, tu fus la confidente de bien des mystères, et longtemps encore la rayonnante jeunesse chantera sous les cieux son perpétuel cantique d'amour. Mais un jour tu ne trôneras plus, reine silencieuse de la nuit, que sur un cimetière de glaces, tu ne recevras plus la lumière du soleil prêt lui-même à s'éteindre, et il n'y aura plus ici d'horloges pour mesurer tes heures ni d'êtres humains pour les compter.

Ainsi je songeais, éclairé par cet intense clair de lune qui semblait agrandir toutes les ombres et creuser tous les abîmes aux pieds des palais plongeant dans l'eau noire. Ce monde voisin plane à 96 000 lieues d'ici; d'un coup d'aile, la pensée s'y transporte. Avec la vitesse de propagation de la lumière, cette distance est franchie en une seconde un tiers. Je m'envolai par la pensée jusqu'à cette lumière d'en haut, j'oubliai Venise, l'Adriatique et la Terre, et je me sentis emporté jusque bien au-delà de notre atmosphère aérienne.

Il me sembla, en effet, m'approcher de cette pâle Phœbé et arriver subitement au-dessus de l'immense chaîne des Apennins lunaires, qui sépare la « Mer des Vapeurs » de la « Mer des Pluies » non loin du méridien central. Je reconnus, tels que je les avais si souvent observés au télescope, les cirques et les cratères d'Archimède, d'Autolycus et d'Aristillus, et je planai quelques instants au-dessus des rives escarpées de la « Mer de la Sérénité ». Il me sembla y retrouver encore la trace des eaux disparues et voir plusieurs fonds de cratères ensevelis dans un ancien déluge de boue. Je m'accoutumai d'autant plus vite à cette contemplation que les instruments de l'astronomie nous ont depuis longtemps familiarisés avec ce monde voisin et que certains détails de la géographie lunaire nous sont mieux connus qu'un grand nombre de points de la géographie terrestre. Ces cirques immenses, ces cratères encore béants, ces montagnes annulaires aux remparts abrupts, ces crêtes sauvages et dénudées, ces vallées profondes, ces crevasses du sol si multipliées, nous les avons étudiés et nous les connaissons. On apercoit là le résultat géologique d'une activité volcanique considérable : des cratères de trois kilomètres de profondeur, de cent, cent cinquante, deux cents kilomètres de large, des montagnes, des pics de six, sept mille mètres de hauteur, des plaines et des rivages où l'on retrouve encore la trace de l'action des eaux. On n'y remarque jamais aucun nuage, aucun effet d'une évaporation des eaux ou d'une condensation de vapeurs atmosphériques, l'atmosphère elle-même, si elle existe encore, ne peut être que d'une extrême raréfaction, et pourtant on croit reconnaître depuis que les moindres aspects de ce globe voisin sont étudiés avec un si grand soin, on croit reconnaître non seulement les preuves d'éboulements actuels, de changements géologiques à la surface, mais encore certaines variations assez rapides sur le sol des régions basses, où l'atmosphère peut être relativement condensée. Les conditions organiques de ce monde sont certes absolument différentes des nôtres; mais il n'est pas démontré qu'aucun genre de vie n'existe encore là, quoiqu'il soit probable que la période vitale de cette petite terre céleste soit beaucoup plus avancée que celle de notre patrie.

Ma pensée s'arrêtait avec mes regards sur cette pâle figure du satellite de la Terre, et je me demandais s'il n'y avait pas là aussi, précisément en ce moment, dans une antique cité lunaire, au fond d'un cirque ou d'une vallée, un être pensant ayant lui aussi les yeux élevés vers le ciel, contemplant dans ce ciel la Terre où nous sommes et se demandant de son côté si des êtres intelligents n'existent pas à la surface de ce globe immense qui trône perpétuellement au-dessus de leurs têtes et pose à leur curiosité la même énigme que leur patrie nous pose à nous-mêmes.

Pendant que je voyageais ainsi sur ce monde voisin, l'astre des nuits était sensiblement descendu vers l'occident, et je remarquai à quelque distance de lui vers la gauche une étoile brillant d'une clarté rougeâtre, lançant des rayons de feu dans les hauteurs du ciel. Je ne tardai pas à reconnaître dans cet astre aux rayons ardents notre voisine la planète Mars, et j'oubliai la Lune pour cette autre île céleste, sœur de la nôtre, qui présente avec notre séjour tant d'analogies si éloquentes.

Voilà, me dis-je, la planète la plus intéressante pour nous, celle que nous connaissons le mieux. Elle gravite autour du soleil le long d'une orbite tracée à la distance moyenne de 56 millions de lieues de l'astre central. La Terre où nous sommes parcourt sa révolution annuelle à la distance de 37 millions de lieues. Il y a donc en moyenne une vingtaine de millions de lieues de l'une à l'autre orbite. Justement Mars passe en ce moment dans la section de sa route la plus voisine de la Terre. Une heureuse circonstance fait même que les deux routes n'étant ni circulaires ni parallèles, le rapprochement entre les deux mondes arrive actuellement à quinze millions de lieues seulement. La lumière, qui emploie une seconde un tiers pour traverser l'intervalle entre la Terre et la Lune, emploie deux cents secondes ou trois minutes vingt secondes pour franchir l'abîme céleste qui sépare Mars de la Terre. Il me sembla que j'employais réellement ces trois minutes à m'envoler jusque-là, et j'oubliai entièrement la haute fenêtre de mon palais vénitien pour n'avoir sous les yeux que le nouveau monde sur lequel le vol de ma pensée m'avait transporté.

II. À OUINZE MILLIONS DE LIEUES DE LA TERRE

Ce n'est pas fort loin, astronomiquement parlant. C'est même tout proche, tout voisin d'ici : à deux pas. Le monde de Mars est la première station du système solaire, la première planète que l'on rencontre lorsqu'on s'éloigne de la Terre pour visiter les lointaines régions du ciel. À mesure qu'on s'éloigne de la Terre, notre séjour perd de plus en plus de son apparente grandeur. Vue de la Lune, notre planète plane dans le ciel comme une lune énorme, quatre fois plus large en diamètre que l'astre des nuits terrestres, et quatre fois plus lumineuse, car elle est isolée dans l'espace et réfléchit la lumière qu'elle recoit du Soleil, comme le font la Lune et les diverses planètes du système solaire. De cent mille lieues de distance environ, la Terre paraît donc encore considérable, puisqu'elle est à peu près quatre fois plus large que la pleine lune. À la distance d'un million de lieues, elle paraît dix fois moins large en diamètre, mais offre encore un disque sensible. À la distance de l'orbite de Mars, aux époques de plus grande proximité des deux mondes, vue à quinze millions de lieues, elle n'offre plus de disque sensible, mais elle est encore l'astre le plus gros et le plus brillant du ciel tout entier. Les habitants de la planète Mars nous admirent donc dans leur ciel comme une étoile éclatante, qui leur offre des aspects analogues à ceux que Vénus nous présente : nous sommes pour eux l'étoile du matin et du soir, et sans doute leur mythologie nous a-t-elle dressé des autels.

Lorsque j'arrivai sur ce monde, c'était vers l'heure de midi au méridien central de la planète. Je remarquai deux petites lunes qui tournaient rapidement dans leur ciel, et je m'arrêtai sur le versant d'une montagne d'où la vue s'étendait au loin sur la mer. Les flots venaient battre le rivage à mes pieds, et le panorama me rappela celui que l'on admire du haut de la terrasse de l'observatoire de Nice. C'était bien, en effet, une Méditerranée aux eaux calmes, colorées d'un ton bleu-vert un peu sombre, et au premier aspect je crus même reconnaître des bois d'orangers dont les fruits d'or brillaient au

soleil, mais la coloration seule était la même, car ces végétaux sont d'espèces inconnues à la Terre. Sur les flots on voyait au loin courir des navires mus par des propulseurs invisibles dont la puissance motrice était sans doute l'électricité. Dans les airs glissaient des aérostats en forme d'oiseaux-poissons, et je ne tardai pas à savoir que les habitants de cette terre céleste ont reçu de la loi de l'évolution naturelle le privilège très enviable de voler dans l'atmosphère, et que leur mode de locomotion est surtout l'aviation. La pesanteur est faible à la surface de ce monde, la densité des êtres et des objets y est bien moindre que chez nous. L'art de l'ingénieur y a atteint depuis des siècles un haut degré de perfection. Ils ont accompli des travaux immenses, incomparablement supérieurs à tout ce qui a été fait en notre propre siècle sur notre planète, et ont transformé leur globe par des opérations gigantesques dont les astronomes de la Terre commencent déjà à se rendre compte par l'observation télescopique.

On s'explique facilement, du reste, que ce monde soit plus avancé que le nôtre, puisqu'il est plus ancien chronologiquement, et qu'étant plus petit que notre globe, il s'est refroidi plus vite et a parcouru plus rapidement les phases du développement organique. Ses années sont plus longues que les nôtres, ce qui est un avantage. Ses conditions d'habitabilité, ses saisons, ses climats, sa météorologie, ses jours et ses nuits sont analogues à ce qui existe chez nous. D'ici même nous observons ses continents, ses mers, ses rivages, sa géographie, ses neiges polaires qui fondent au printemps, ses nuages, généralement très légers, assez denses vers les régions polaires, ses brumes du matin et surtout du soir, et même les modifications causées par les saisons, des inondations parfois très étendues, des lignes continentales larges et longues, en forme de canaux, qui, sous certaines conditions météorologiques bizarres, semblent se dédoubler, en un mot toutes les manifestations d'une activité plus considérable que celle qui nous est offerte par l'état actuel de la vie terrestre.

Je ne m'arrêtai sur Mars que le temps nécessaire pour prendre une idée générale de la vie qui anime ce séjour, et je me trouvai quelques instants après transporté dans le monde annulaire de Saturne.

III. À TROIS CENTS MILLIONS DE LIEUES

La conception du temps, l'appréciation de la durée sont essentiellement relatives à l'état de notre esprit. Si nous dormons d'un profond sommeil pendant sept ou huit heures, cette durée aura intercalé dans notre vie une lacune dont l'impression sur notre pensée ne laissera pas une trace plus longue que celle de dix minutes de sommeil. Les mineurs qui, lors d'un éboulement intérieur, se sont trouvés enfermés pendant cinq et six jours avant d'être délivrés, ont toujours cru n'être restés séparés du monde que pendant une vingtaine d'heures. Ensevelis le mardi, par exemple, ils ne se croyaient pas du tout arrivés au dimanche. Dans un rêve de quelques secondes, on peut vivre plusieurs heures, et très lentement. Un jour, traversant une forêt, mon cheval emporté me jeta dans un ravin, et la chute ne dura certainement pas trois secondes.

J'ai revu, durant ces trois secondes, au moins dix années de ma vie, dans tous leurs détails successifs et sans aucune précipitation d'événements. En certaines heures d'attente, qui n'a remarqué combien les minutes sont longues ? Etc.

L'orbite annuelle de la Terre autour du Soleil étant à la distance de 37 millions de lieues, et celle de Saturne à la distance de 355, il y a 318 millions de lieues entre les deux orbites. La lumière emploie 70 minutes à franchir cet espace. Je m'identifiai avec cette distance et avec la vitesse de la transmission de la lumière, et je vis passer bien distinctement dans ma pensée les 4 240 secondes nécessaires pour parcourir ce chemin au taux de 75 000 lieues par seconde. Pourtant je suis bien sûr de n'avoir pas employé réellement tout ce temps à me rendre sur Saturne, ni même le temps un peu moindre correspondant à la distance de Mars à la planète annulaire, car le premier coup de dix heures avait sonné à la vieille horloge lorsque j'oubliai Mars pour porter mes yeux sur Saturne, et j'étais déjà arrivé que l'heure n'avait pas encore fini de sonner.

Je m'arrêtai sur le huitième satellite, d'où l'on peut apprécier facilement la grandeur du système saturnien. L'énorme planète, dont le diamètre surpasse de neuf fois et demie celui de notre globe, dont la surface égale celle de 80 Terres réunies et dont le volume atteint 675 fois celui de notre île flottante, est entourée d'anneaux gigantesques dont le diamètre total mesure 71 000 lieues; elle trône, ceinte de cet anneau multiple, au centre d'un cortège de huit mondes circulant autour d'elle dans un système dont le rayon atteint 991 000 lieues; ce système constitue à lui seul un univers plus vaste que celui des anciens. Jusqu'à l'ère de vérité inaugurée par les conquêtes de l'astronomie moderne, aucun homme sur la Terre, aucun poète, aucun philosophe, aucun penseur, n'avait deviné la grandeur réelle des proportions suivant lesquelles l'univers est construit.

Que la Terre paraît petite, vue du système de Saturne! C'est à peine si on la voit briller de temps en temps, tous les six mois, comme un petit point lumineux, quelques instants le soir après le coucher du soleil, ou quelques instants le matin avant son lever. Elle produit incomparablement moins d'effet que les satellites de la planète, voire même les plus petits. L'un de ces satellites, d'ailleurs, Titan, est supérieur en volume aux planètes Mars et Mercure, et son diamètre égale plus de la moitié de celui de la Terre. Vus de près, de la huitième lune, sur laquelle je me trouvais transporté, ils offrent l'aspect de lunes énormes circulant dans le ciel avec des vitesses variées et offrant des phases différentes, suivant l'angle qu'ils forment avec le soleil, ce qui donne naissance aux effets les plus pittoresques. Pendant la nuit, Saturne est illuminé par un clair d'anneaux auquel s'ajoute un clair de lunes diverses, attendu qu'il y en a presque toujours plusieurs à la fois au-dessus de l'horizon.

En contemplant ce curieux système de près de deux millions de lieues de diamètre, en admirant cette étonnante réunion de neuf mondes, dont plusieurs sont actuellement habités, je songeais à l'illusion générale des habitants de la Terre, qui s'imaginent que leur séjour représente la création tout entière. Ils ont cru jusqu'ici pouvoir comprendre l'origine et la fin des choses en ne connaissant que leur demeure et sans regarder autour d'eux pour constater au moins qu'ils ne sont pas seuls au monde. Tel un moineau qui prétendrait

raconter l'histoire de Paris d'après les événements qui se sont accomplis autour de son nid pendant le cours d'une saison; tel un docteur qui, arrachant un feuillet au milieu d'un gros livre, assurerait pouvoir déterminer l'économie générale de l'ouvrage sur la seule inspection d'un fragment aussi insuffisant. Après avoir fait les plus grands efforts pour distinguer la Terre à cette distance et être parvenu à la découvrir en effet, perdue comme un minuscule petit point dans les rayons du soleil, je comprenais mieux que jamais pourquoi nulle conception philosophique ou religieuse, même parmi les plus avancées et les plus pures, n'a encore pu donner aux habitants de ce globule la solution du problème de nos destinées, et pourquoi nous devons demander cette solution à l'astronomie, à la seule science qui nous lasse connaître le rang occupé par la Terre dans l'ensemble et qui déroule devant nos regards les horizons de l'infini, les perspectives de l'éternité.

Mais je songeai en même temps que, tout considérable et tout merveilleux qu'il fût, le monde de Saturne n'était pas encore assez éloigné de la Terre pour nous affranchir entièrement de tout patriotisme local, et que sans même sortir des frontières du système solaire, nous pouvions rencontrer d'autres stations célestes plus indépendantes encore de notre voisinage solaire. J'aperçus la planète Neptune, qui gravite à la distance de plus d'un milliard de lieues du Soleil et roule le long d'une orbite immense qu'elle emploie plus de 164 ans à parcourir, et je m'y trouvai rapidement transporté.

IV. À un milliard de lieues de la terre

Dans les profondeurs de l'espace, à une distance du Soleil surpassant de trente fois celle qui nous sépare de l'astre central, sous un rayonnement de chaleur et de lumière solaires 900 fois plus faible que celui au milieu duquel vogue notre planète, plane le monde neptunien, en des conditions de vie toutes différentes de celles qui régissent la planète terrestre. Les naturalistes myopes qui affirmaient, naguère encore, avec une emphase toute pontificale, que les abîmes de l'océan sont condamnés à une stérilité éternelle, parce que les conditions de lumière et de pression sont absolument différentes de celles de la surface, ont recu de la nature elle-même le démenti le plus brutal qui puisse jamais être infligé à la science pédante des prétendants à l'infaillibilité. Ce démenti si formel et si rude, si absolu, ne les a pas encore tous corrigés, car il en reste encore qui déclarent que la vie ne peut exister que sur les mondes identiques à celui que nous habitons. Toujours le raisonnement du poisson qui affirme, très sincèrement d'ailleurs, qu'il est impossible de vivre hors de l'eau. Laissons ces docteurs à leurs illusions et continuons notre ascension. L'Astronomie doit être la grande institutrice de la philosophie.

Le lointain monde de Neptune, sur lequel chaque année égale presque 165 des nôtres et où dix années représentent tout l'intervalle historique qui nous sépare des Romains (souvenons-nous qu'il y a 1 650 ans, les Romains régnaient à Lutèce et en Gaule et que nul n'eût pu deviner la France ni aucune des nations actuelles), ce monde neptunien est bien fait pour nous apprendre à agrandir nos conceptions terrestres si étroites et si personnelles, surtout

au point de vue de la mesure du temps. Le calendrier de cette planète est tout aussi exact, tout aussi précis que le nôtre, et une année neptunienne n'est pas plus longue pour les êtres lents et réfléchis qui habitent ce séjour qu'une année terrestre pour les êtres agités et pressés qui pullulent dans nos cités tourbillonnantes; cependant un adolescent de vingt ans a réellement vécu près de 3 300 ans terrestres, sans se douter que ce soit là un temps qualifié de très long par les habitants de notre planète, qu'un pareil cycle reporte à l'époque d'Homère et aux fastes de la Grèce antique.

Il serait impossible à l'analyse la plus habile de découvrir aucun point de comparaison entre les êtres qui vivent sur le monde de Neptune et ceux que nous connaissons sur la Terre. Aucune de nos classes, soit du règne animal, qui pourtant est si vaste et si diversifié, ni du règne végétal, ne saurait leur être appliquée. C'est un monde autre, absolument différent de celui-ci.

Les organismes qui vivent à la surface des différents mondes de l'espace sont la résultante des forces en activité sur chaque monde. La forme humaine terrestre a pour origine les formes ancestrales de la longue série animale d'où elle est graduellement sortie et dont elle est la plus haute émancipation, et ces formes animales, primitives, remontent de proche en proche, par des liens ininterrompus, jusqu'aux organismes rudimentaires, dépourvus des sens qui sont la gloire de l'homme, par lesquels la vie a inauguré ses manifestations, organismes bien rudimentaires, en effet, auxquels on hésite à donner le titre d'êtres vivants, que l'on ne peut appeler ni animaux ni végétaux, qui ne sont encore ni l'un ni l'autre, et qui nous apparaissent à l'état de substances organisées, déjà distinctes du règne inorganique, mais pourtant simples combinaisons chimiques portant en elles une sorte de vitalité confuse, protoplasma élémentaire, germe de tous les développements futurs de la vie terrestre, animale et végétale. Les premiers êtres organisés se sont formés au sein des eaux tièdes des océans qui recouvraient la surface entière du globe terrestre à l'origine des périodes géologiques. Leur nature chimique, leurs propriétés, leurs facultés étaient déjà la résultante de la composition chimique de ces eaux, de la densité, de la température, du milieu ambiant : les variations de ce milieu et des conditions d'existence ont amené des variations corrélatives dans les développements de cet arbre généalogique, et selon que les organismes habitèrent les régions profondes, moyennes ou superficielles des eaux, les rivages, les plaines basses et humides, les pentes ensoleillées ou les montagnes, l'arbre généalogique se développa en donnant naissance à des organismes de plus en plus diversifiés. L'humanité terrestre actuelle est la dernière fleur, le dernier fruit de cet arbre. Mais toute cette vie est terrestre, depuis ses racines jusqu'à son sommet, et sur chaque monde l'arbre est différent. La vie est neptunienne sur Neptune, uranienne sur Uranus, saturnienne sur Saturne, sirienne dans le système de Sirius, arcturienne dans celui d'Arcturus, c'est-à-dire appropriée à chaque séjour ou pour mieux dire, plus rigoureusement encore, produite et développée par chaque monde selon son état physique et suivant une loi primordiale à laquelle obéit la nature entière : la loi du Progrès.

Cette immense symphonie de la vie appropriée à chaque monde selon les conditions de l'espace et du temps se développe comme un chœur universel dont les parties seraient séparées les unes des autres par des déserts d'espace

100

101

et par des éternités de durée. Elle nous paraît discontinue parce que nous ne pouvons en entendre qu'une note à la fois. Mais, en réalité, absolument parlant, il n'y a ni temps ni espace. Jupiter ne sera habité par des êtres pensants que des millions d'années après la Terre. Au point de vue de l'absolu, la différence de date n'est pas plus grande que la journée qui sépare hier d'aujourd'hui.

Tout cela se passe, s'effectue, s'accomplit naturellement et comme si Dieu n'existait pas. Et, en effet, l'être que les habitants de la Terre ont appelé dieu jusqu'ici n'existe pas. Le Bouddha des Chinois, l'Osiris des Égyptiens, le Jéhovah des Hébreux, le Jupiter des Grecs, Dieu le Père ou Dieu le Fils des chrétiens, ou le grand Allah des musulmans, sont des conceptions humaines, des personnifications créées par l'homme et dans lesquelles il a incarné non seulement ses aspirations les plus hautes et ses vertus les plus sublimes, mais encore et surtout ses prévarications les plus grossières et ses vices les plus pervers. C'est au nom de ce prétendu dieu que des monarques et des pontifes ont, dans tous les siècles et sous le couvert de toutes les religions, asservi l'humanité dans un esclavage dont elle ne s'est pas encore affranchie; c'est au nom de ce dieu qui « protège l'Allemagne », qui « protège l'Angleterre », qui « protège l'Italie » qui « protège la France », qui protège toutes les divisions et toutes les barbaries, que de nos jours encore les peuples soi-disant civilisés de notre planète sont perpétuellement armés en guerre les uns contre les autres et excités comme des chiens furieux à se précipiter dans une mêlée au-dessus de laquelle l'hypocrisie et le mensonge assis sur les marches des trônes font régner le « dieu des armées » qui bénit les poignards et plonge ses mains dans le sang fumant des victimes pour en marquer au front les potentats couronnés. C'est au nom de ce dieu que les pontifes ont fait ignominieusement monter sur le bûcher Jeanne d'Arc, Giordano Bruno, Étienne Dolet, Jan Hus et tant d'autres héroïques victimes, qu'ils ont condamné Galilée et béni la Saint-Barthélemy; que les étendards de Mahomet ont couvert l'Europe d'armées d'assassins; que tous les rois du « peuple de dieu » n'ont pas cessé de verser le sang humain : que Gengis Khan et Tamerlan marquaient les routes de leurs conquêtes par des pyramides de têtes coupées. C'est à ce dieu que l'on élève des autels et que l'on chante des *Te Deum*. Symbole de l'oppression des peuples, de l'assassinat et du vol, cet être infâme n'existe pas, n'a jamais existé. »

Il est étrange que l'homme, tout grossier, tout sauvage, tout barbare qu'il est encore, à peine sorti de la carapace de l'ignorance primitive, incapable, comme il est, de connaître même son propre corps, ayant à peine commencé d'épeler le grand livre de l'univers, ait osé, de bonne foi, inventer Dieu. Il ne connaît pas sa fourmilière et il a eu la prétention de découvrir l'inconnaissable! À une époque où l'on ne savait absolument rien, où l'astronomie, la physique, la chimie, l'histoire naturelle, l'anthropologie n'étaient pas encore nées, où l'esprit, faible, vagissant, n'était entouré que d'illusions et d'erreurs, l'audace humaine a concu les religions prétendues révélées et les dieux placés à leur tête! Que Confucius, Bouddha, Moïse, Socrate, Jésus ou Mahomet aient rêvé donner aux hommes un code de morale destiné à les dégager de la barbarie et à les élever dans l'idée du bien, de telles tentatives, de telles œuvres ne peuvent que recevoir les hommages et l'admiration de tous ceux

MAY SINCLAIR **SI LES MORTS** SAVAIFNT

Traduit de l'anglais (Angleterre) par Elvire Arnold Illustration: Franklin Booth

ī.

La pièce d'orgue allait crescendo, enflait pour atteindre son paroxysme. L'organiste, la tête rejetée en arrière en une attitude empreinte de noblesse et d'exaltation, se démenait sur son banc, ses pieds jouant avec une rapidité croissante sur les pédales de l'instrument.

La jeune femme qui se trouvait à ses côtés retenait son souffle. Son cœur battait la chamade. C'était tout

La nouvelle de revenants, ou ghost story, est une tradition bien ancrée dans l'imaginaire anglo-saxon du siècle pénultième, au point que le corpus en est aujourd'hui pléthorique. Mais comme rien ne ressemble davantage à un drap errant qu'un autre catafalque en goguette, ni une lugubre plainte nocturne à un autre cri dans la nuit, rares sont celles à se démarquer du lot. J'ose l'affirmer : le texte que vous allez lire, lui, se démarque sans peine, sans doute parce que son autrice a contribué à renouveler le genre. Une histoire de fantôme freudienne? Il fallait oser. May Sinclair l'a fait. Et comme il se doit, le résultat est à glacer le sang.

son être qui était à l'écoute, ses sens enfiévrés n'aspirant à rien d'autre qu'au déferlement sonore de la coda. Les nerfs à vif, elle vit l'instrumentiste se tendre vers elle. Lorsque de nouveau il s'arc-bouta, elle redressa le menton pour mieux l'admirer. Elle adorait le jeu fluide de ses mains sur le clavier, son corps tonique, sa gestuelle énergique.

Trois fois par semaine, Wilfrid Hollyer se rendait à Lower Wyck afin de donner à Effie Carroll une leçon de musique. Et tout aussi régulièrement, Effie Carroll montait à Lower on the Hill pour écouter Hollyer répéter.

La pièce d'orgue arrivait à sa conclusion, chutant de ses hauteurs pour mourir en une cadence allongée, s'amenuisant en un filet tremblant allant diminuendo. Tout était terminé. La jeune femme laissa fuser un long soupir haché. L'organiste se leva, éteignit les lumières de l'orgue. Il prit Effie par le bras, l'entraînant au bout de la courte allée centrale de cette église de campagne jusqu'au sentier pavé qui sinuait, à l'extérieur, entre les pierres tombales.

« Wilfrid... dit-elle. Vous êtes trop doué pour rester à Wyck. C'est à la cathédrale de Gloucester que vous devriez jouer.



- Je ne suis pas assez bon. Si j'avais pu être formé, peut-être...
- Pourquoi ne l'avez-vous pas été?
- Ma mère n'en avait pas les moyens. De toute façon, je ne pouvais la laisser seule, elle n'a que moi.
 - Je sais. Vous êtes extrêmement attaché à elle, n'est-ce pas ?
 - Oui, » répondit-il de manière laconique.

Au bout de la rue, ils avaient tourné sur la place du marché. Un carré d'herbe subsistait dans le coin nord-est de celle-ci. Deux grands ormes s'y élevaient, et derrière eux, une petite maison aux fenêtres à meneaux et aux façades couvertes de lierre, orientée plein sud.

« C'est là que nous habitons, indiqua Hollyer. Voulez-vous venir saluer ma mère ? »

Ils trouvèrent celle-ci installée dans le petit salon aux murs verts encombré de vieux meubles. Elle était la plus adorable des vieilles dames : frêle, droite comme un « i » et parfaite dans son corsage de soie grise. Son joli visage, ovale et menu, était d'une pâleur extrême. Elle avait le menton volontaire, le front haut couronné d'une chevelure d'un blanc de neige, et des yeux bleus un peu tristes, encadrés de paupières blanches cernées de mauve et de bistre.

Elle ne devait pas être si vieille, songea Effie. Une soixantaine d'années à peine.

Mrs Hollyer s'était levée pour les accueillir et disait à présent : « Depuis le temps que je voulais faire votre connaissance ! Après tout ce que vous avez fait pour lui...

- Moi ? protesta-t-elle. Mais je n'ai rien fait.
- Vous êtes venue l'écouter jouer. Il ne peut rien attendre de tel de quiconque, ici à Wyck.
 - Ils en ont déjà assez de me supporter le dimanche, intervint Wilfrid.
- Dans ce cas, ils ne savent pas ce qu'ils perdent, assura Effie. Il joue beaucoup mieux en semaine, quand il ne le fait que pour moi.
 - Cela, je peux l'imaginer... murmura Mrs Hollyer.
 - Effie me pense plus doué que je ne le suis, expliqua son fils.
 - Continuez de le penser, conclut la vieille dame. Cela le rendra meilleur. » Et ce disant, elle souriait à la jeune femme, comme si elle l'appréciait.

Ils prirent le thé ensemble et durant tout ce temps, et même bien après, il ne fut question entre eux que du jeu de Wilfrid, de Wilfrid et de Wyck, des gens de Wyck, de leur indifférence et de leur ignorance du jeu de Wilfrid.

Le crépuscule – un crépuscule d'octobre – ayant fini par tomber, il alla reconduire Effie au bas de la colline, jusqu'à Lower Wyck. En refermant la porte de la maison derrière eux, il lui dit : « Vous savez à présent pour quelle raison je ne suis rien de mieux qu'organiste à Wyck.

- Wilfrid, votre mère... je n'ai jamais rencontré vieille dame aussi charmante et magnifique. Je ne m'étonne plus que vous ne puissiez la quitter.
- Il ne s'agit pas que de ça. Je veux dire... nous sommes coincés ici parce que nous ne pouvons nous permettre d'en partir, et parce que j'occupe ce poste à l'église. Ailleurs, où que ce soit, jamais je n'aurais pu l'obtenir. » Il marqua une pause avant d'ajouter : « Et vous savez, je ne pourrais en vivre sans ma mère. La maison est à elle. »

À cela, Effie ne répondit rien.

- « Me voici donc, reprit-il d'un air fataliste. À trente-cinq ans, je dépends toujours de ma mère pour vivre.
 - Oh, Wilfrid! Que ferez-vous si... quand...
- Quand ma mère mourra ? C'est cela qui est affreux. Entre la maison et sa rente, j'aurai alors assez d'argent pour vivre. Je déteste y penser. Je n'y pense pas... Voyez-vous, lorsque j'étais enfant, j'étais tellement mal fichu qu'on ne me voyait pas vivre très longtemps. Je n'ai donc pas été élevé dans le but de gagner ma vie. Ce poste d'organiste, qu'on m'a offert par charité, pour que je me tienne tranquille, est tout ce que j'ai. Et à présent que je suis suffisamment vaillant, il n'y a rien d'autre que je puisse faire. »

Tête basse, il se rembrunit et demanda:

- « Savez-vous pourquoi je vous raconte tout cela?
- Non. Mais je suis heureuse que vous l'ayez fait.
- C'est parce que... en fait... si j'avais un revenu décent, Effie, je vous demanderais de m'épouser. Mais dans ces conditions... je ne peux qu'espérer que vous ne vous attacherez jamais à moi autant que je ne me suis attaché à vous.
 - Mais je me suis attachée à vous, Wilfrid. Vous le savez bien.
 - M'auriez-vous épousé, Effie ? M'aimez-vous assez pour cela ?
 - N'en doutez pas. J'accepterai dans la minute où vous me le demanderez.
 - Jamais je ne vous le demanderai.
 - Pourquoi ? Je peux attendre.
- Mais... pourquoi faire ? » Il marqua une nouvelle pause. « Je ne peux me marier tant que ma mère est de ce monde.
- Oh, Wilfrid... Ce n'est pas ce que je voulais dire. Votre mère, si belle et si charmante... Vous savez que je ne voulais pas dire cela.
 - Naturellement, ma chère, naturellement je le sais. Mais il en est ainsi. » Il la quitta à la porte du cottage où elle vivait avec son père.

En gravissant le flanc de la colline pour rentrer chez lui, il réfléchit à ce qui venait de se passer. Il avait eu raison de clarifier la situation avec Effie, puisqu'elle avait commencé à s'attacher à lui au point d'avoir des espérances. Il l'aurait fait bien avant s'il avait su qu'il en était ainsi. Mais aujourd'hui il y avait eu quelque chose, dans son attitude, dans le ton de sa voix, dans sa manière de le regarder après qu'il ait fini de jouer de l'orgue à l'église, qui lui avait mis la puce à l'oreille.

Pauvre petite Effie! Elle non plus n'aurait pas un sou vaillant devant elle tant que son père... Et le père d'Effie était un homme robuste, qui n'avait pas atteint la cinquantaine.

Tout était mieux ainsi. Il ne devait plus y penser, ni laisser penser à sa mère qu'il y pensait. À cet égard, il se demanda s'il n'était pas trop tard, si elle ne s'était pas déjà aperçue de quelque chose. Il tenta de se glisser sans bruit le long du salon pour gagner l'escalier, mais sa mère l'entendit et lui demanda de venir. Un peu honteux, comme pris en faute, il la rejoignit.

Ses grands yeux bienveillants se posèrent sur lui, un peu surpris. Il sentait qu'elle l'interrogeait du regard.

- « Wilfrid... commença-t-elle, en butte à son silence. Aimes-tu cette jeune femme ?
- Qu'importe que je l'aime ou non ? Je ne peux pas l'épouser. C'est ce que je viens de lui expliquer.
- Il est trop tard. Elle est amoureuse de toi. Tu aurais dû la mettre en garde plus tôt.
- Comment aurais-je pu le faire tant qu'elle ne m'aimait pas ? Ne dites pas de bêtises.
 - Non, je n'en dis pas. Pauvre garçon... pauvre Effie.
 - Mère... pourquoi ne m'a-t-on appris aucune profession?
- Tu sais bien pourquoi tu n'étais pas assez vaillant pour cela. Te garder en vie, c'est tout ce que j'ai pu faire.
 - Je suis bien assez vaillant maintenant.
- Uniquement parce que j'ai bien pris soin de toi. Uniquement parce que tu n'as pas eu à aller gagner ta vie. Tu aurais été mort avant d'avoir atteint l'âge de vingt ans si je ne t'avais pas gardé ici avec moi.
 - Sans doute aurait-il mieux valu que je meure...
- Ne dis pas une chose pareille, Wilfrid! Qu'aurais-je pu devenir sans toi? Et que ferais-je aujourd'hui si tu n'étais pas là?
 - Vous voulez dire... si je me marie?
- Non, mon chéri. Je serais heureuse que tu puisses te marier. Je ne tiens pas à te garder attaché à moi pour toujours. Si tu pouvais trouver un meilleur travail, mieux payé, n'importe où, peu m'importerait que tu me quittes.
- Je ne trouverai jamais rien. Je ne suis pas assez bon pour ça. Je ne gagnerai jamais plus que cinquante livres à l'année, où que ce soit. Nous ne pourrions vivre avec ça.
- Si tu pouvais vivre avec la moitié de ma rente, je te la donnerais volontiers, mais tu ne le pourrais pas.
 - Non. Il nous reste juste à attendre.
 - J'espère pour toi, mon chéri, que ce ne sera pas trop long.
 - Oue voulez-vous dire, Mère?
 - Et toi? Que voulais-tu dire?
- Eh bien... je voulais dire qu'il nous faudrait attendre que j'entende parler de quelque chose.
 - Et rien d'autre que cela ? Allons... »

En butte à son sourire malicieux, Wilfrid protesta : « Oh, Mère... arrêtez !

- Pourquoi m'arrêterais-je?
- Vous le savez vous savez bien que je ne pourrais le supporter.
- Il te faudra bien le supporter un jour ou l'autre. Je suis une veille femme.
- − Eh bien... je serai un vieil homme, moi aussi − à ce moment-là. »

Il lui avait lancé ceci en riant, et il l'avait laissée pour aller se laver les mains et se brosser les cheveux. Il en riait encore, autant pour se prémunir de la sensiblerie de sa mère que de la sienne.

Lorsqu'il avait parlé d'attendre, il n'avait pas voulu signifier ce qu'elle s'était imaginé. Il s'était simplement efforcé d'échapper à une situation trop pesante en faisant preuve d'une rassurante légèreté. Attendre d'entendre parler de quelque chose ? Était-ce même imaginable ? Aurait-il pu faire une suggestion plus frivole ?

136 _ 137 C'était elle qui avait regardé les choses en face. Elle lui avait montré à quel point leur cas — le sien et celui d'Effie — était sans espoir. Il le voyait à présent aussi clairement qu'il distinguait son visage dans le miroir, entre deux brosses à dents : une face aux traits tirés, la mine un peu cireuse et défaite. En aucun cas un visage de jeune homme.

Il serait devenu un vieillard avant même de pouvoir imaginer se marier. Sa mère, après tout, n'avait que soixante ans et descendait d'une lignée où l'on vivait vieux. Son apparente fragilité n'était qu'illusion. D'aussi loin qu'il se rappelait, jamais elle n'avait dû s'aliter un seul jour pour cause de maladie. Des nerfs à toute épreuve. Des artères de jeune fille. Aucun organe défaillant. Elle pouvait vivre encore dix, quinze, vingt ans de plus — peut-être au-delà de quatre-vingts ans. Wilfrid était âgé de trente-cinq ans, Effie en avait vingt-cinq. Avant qu'ils puissent se marier, ils auraient l'un et l'autre cinquante-cinq et quarante-cinq ans. Un âge trop élevé, bien trop avancé pour espérer vivre encore un amour passionné. Il n'avait aucun droit d'exiger d'Effie qu'elle l'attende pendant vingt ans.

Il devait renoncer à penser à elle.

Sa mère était restée au salon, assise près de la cheminée. Elle se tourna vers lui quand il revint dans la pièce et elle leva son visage pour être embrassée, comme une enfant, songea-t-il, ou comme une jeune épouse attendant le retour de son mari. Quand il se pencha pour s'exécuter, elle glissa ses mains dans ses cheveux et les caressa. Il se souvint alors de l'époque où il lui disait : « Je ne me marierai jamais. Je ne veux personne d'autre que vous pour femme, Mère... »

Et désormais, tout se passait comme s'il spéculait sur sa mort prochaine... Mais ce n'était pas le cas. Il n'avait pas fait cela. Qui aurait pu aspirer à un événement aussi indésirable, aussi lointain ? Il avait pris la seule décision qu'il pouvait décemment prendre : il avait renoncé à Effie.

II.

Le docteur venait de partir. Hollyer regagna la chambre de sa mère. Elle y sommeillait, dans le grand lit blanc, redressée contre ses oreillers. Par sa bouche pitoyablement ouverte, il entendait sa respiration courte et rapide, heurtée mais obstinée.

Cela faisait neuf jours qu'elle était malade et il n'était toujours pas parvenu à s'y habituer. C'était avec une expression d'incrédulité douloureuse qu'il contemplait invariablement la forme blanche dans son lit. Il lui semblait plus que jamais incompréhensible que la grippe de sa mère ait pu dégénérer en pleurésie et qu'elle puisse rester ainsi, inerte et complètement absente, ses cheveux défaits encadrant de leurs masses blanches et emmêlées posées sur l'oreiller son visage à la bouche ouverte, molle et abandonnée. Il ne savait que de manière incertaine comment cela s'était produit. Lui-même avait d'abord été grippé avant que sa mère le soit aussi. Il avait été assez gravement atteint, mais elle plus légèrement, si légèrement que c'était à peine si on s'en était aperçu, et cela ne l'avait empêchée en rien de le soigner. Ensuite, elle avait dû sortir trop tôt dans les rudes frimas de janvier. Désormais, le médecin

passait matin et soir et elle avait une infirmière à domicile pour s'occuper d'elle la nuit : Hollver prenait le relais durant la journée.

Il s'était habitué à l'infirmière. Sa présence onéreuse était à ses yeux une preuve qu'il n'avait rien à se reprocher. Il avait fait, comme on dit, tout ce qu'il était possible de faire.

Il savait que l'infirmière et le médecin n'étaient pas du même avis. Miss Eden soutenait que sa mère allait s'en sortir. Le Dr Ransome était convaincu du contraire, prédisant qu'elle n'aurait pas en elle la force nécessaire pour surmonter une nouvelle crise. Hollver était lui-même de l'avis de miss Eden. Il ne pouvait croire que sa mère allait mourir. La perspective de sa disparition lui étant intolérable, il en niait la possibilité, espérant ainsi l'éloigner de lui. Lorsqu'il devait la laisser pour la nuit, il ne pouvait s'empêcher de refaire un saut dans sa chambre, à minuit et à l'aube, afin de s'assurer qu'elle était touiours là.

Le grand lit blanc occupait près de la moitié de la minuscule pièce. Il lui semblait qu'elle ne pouvait rien contenir d'autre que cette couche liliale, sa mère d'une pâleur maladive, et l'infirmière dans son uniforme tout aussi immaculé. Elle avait fait une incursion dans la chambre en descendant prendre le thé. Tout était froid et blanc. Sur les vitres le gel dessinait des motifs de plumes et de mousses. Depuis son siège coincé entre le lit et la cheminée, il la regardait redresser les oreillers de la malade de ses mains douces et compétentes, une expression attentive sur son petit visage d'une grande pureté.

« Elle ira mieux demain matin, assura-t-elle. La nuit lui permet de récupérer. »

C'était exact. Systématiquement, sa mère reprenait des forces durant la nuit, sous la garde de miss Eden. Et tout aussi systématiquement, elle reperdait dans la journée le terrain gagné, allant de mal en pis à l'approche du soir.

L'après-midi s'écoula lentement. Vers quatre heures, Martha, la vieille servante, vint toquer à la porte. Miss Carroll, annonca-t-elle, était en bas et désirait le voir. Quand il se fut levé, elle prit sa place au chevet de la malade.

Chaque jour Effie venait prendre des nouvelles, et chaque jour elle rentrait chez elle plus triste que la veille, comme si sa propre mère avait été en train de partir. Cette fois, elle s'attarda plus que de coutume, parce que le vieux médecin l'avait abordée dans le square pour lui dire de garder Hollyer hors de la chambre de sa mère autant que possible. « Parlez-lui, avait-il conclu. Changez-lui les idées. Faites en sorte qu'il se secoue un peu. »

Assise à la place qu'occupait habituellement la mère autour de la table. elle lui versa son thé en faisant rouler la conversation autour de sa musique, puis d'un livre qu'elle venait de lire. Quand il levait les yeux sur elle, qu'il observait son doux visage, tendre et rayonnant de jeunesse, ainsi que ses mains promptes à des gestes charmants, son cœur s'émouvait. À cela pourrait ressembler sa vie si Effie devenait sa femme. Ce seraient ses pas qu'il entendrait dans l'escalier. Ils prendraient place ici même chaque soir et de la même facon elle lui servirait le thé.

Quand elle se leva pour partir, elle lui dit : « Quoi que vous puissiez faire, Wilfrid, essayez de ne pas y penser.

— Je ne peux m'en empêcher. »

Elle posa la main sur sa manche et pressa doucement son avant-bras. Ce contact suffit à lui faire perdre contenance.

- « Oh, Effie! Je ne pourrai le supporter. Si elle devait mourir... jamais je ne pourrais me le pardonner.
 - Ridicule! Vous ne devez pas en parler ni même y penser. »

Effie marcha jusqu'à la porte et se retourna vers lui pour conclure : « Il vous faut juste ne pas oublier à quel point elle est forte. D'une certaine manière, il m'est impossible de la voir malade. Je la vois ici, tout le temps, assise toute droite dans son fauteuil, sereine et magnifique. »

C'était ainsi que *lui* l'avait vue, assise entre le feu et la table à thé ronde, depuis des années et des années ; en fait, depuis aussi longtemps qu'il vivait.

Mais à présent, c'était Effie qu'il voyait. À l'étage, dans la chambre de sa mère. Tandis qu'il la regardait, c'était là qu'il la voyait – Effie, son visage tendre, ses mains qui l'étaient tout autant, et si mobiles... C'était la voix d'Effie qu'il entendait retentir dans les pièces, ses pas dans l'escalier. À cela ressemblerait sa vie si Effie devenait sa femme.

À cela ressemblerait sa vie si sa mère mourait.

Il aurait un revenu qui n'appartiendrait qu'à lui, une maison dont il serait le propriétaire ; il serait son propre maître chez lui.

Si sa mère mourait, Effie et lui dormiraient ensemble. Peut-être dans ce même lit où elle agonisait, sur ces oreillers.

Hollyer ferma les yeux et se couvrit la face de ses mains, pressant ses pouces contre ses paupières, comme s'il avait pu de cette manière effacer l'image d'Effie.

III.

Ce soir-là, le docteur revint. Il partit un peu avant neuf heures, heure à laquelle miss Eden commençait sa garde de nuit. Il avait refusé de laisser le moindre espoir. Selon lui, sa patiente s'éteignait rapidement.

Hollyer se détournait de la porte après avoir pris congé du médecin lorsqu'il fut mis en présence de l'infirmière qui descendait l'escalier. Elle lui fit signe de la suivre au salon, où elle le précéda sans dire un mot, et où elle ferma la porte derrière eux.

Miss Eden l'effrayait un peu. Il y avait quelque chose — il n'aurait su dire quoi — d'impressionnant dans son petit visage si pur, dans l'avancée de son menton sanglé par les cordons rigides de sa coiffe, dans ses lèvres fines et déterminées, pincées afin de mieux celer l'affaissement compassionnel de leurs commissures, dans l'immobilité de ses intenses yeux gris. C'était son regard qui le rendait mal à l'aise, parfois, et qui l'inquiétait même. Il allait s'asseoir avec elle cette nuit-là, mais il aurait préféré partager sa veille nocturne avec la vieille Martha.

- « Eh bien? dit-elle.
- Selon lui, c'est la fin.
- Cela pourrait être, commenta miss Eden. Mais pas nécessairement.
- Vous avez vu dans quel état elle est...
- Oui.

- Eh bien?
- Elle n'est pas encore sur le départ, Mr Hollyer. Elle est sur la corde raide. Elle en est à un stade où un souffle suffirait à la précipiter d'un côté ou de l'autre.
 - Un souffle?
 - Oui, Mr Hollyer. Ou une pensée.
 - Une pensée?
- Une pensée. Si je pouvais m'occuper seule de Mrs Hollyer, je pense que je pourrais la tirer d'affaire, même maintenant.
 - Oh. miss...
- Je l'ai déjà fait, l'interrompit-elle. Nuit après nuit, je l'ai ramenée du côté des vivants.
 - Que lui avez-vous fait?
- J'ignore ce que je lui ai fait, mais je constate que cela fonctionne. N'avezvous pas noté qu'elle va mieux chaque fois que je termine ma garde nocturne, et qu'elle sombre de nouveau durant le jour ?
 - Oui, je l'ai remarqué.
- Voyez-vous, Mr Hollyer, le docteur Ransome s'est fait son opinion. Et quand un médecin décrète que son patient va mourir, il est à parier que celuici ne s'en sortira pas. Cela amoindrit leurs résistances. Tout le monde n'y est pas sensible, mais votre mère doit l'être quant à elle. »

L'infirmière marqua une pause avant d'ajouter : « En m'occupant d'elle jour *et* nuit, je pourrais la sauver.

- Vous le pensez vraiment?
- Je crois qu'il existe une possibilité. »

Hollyer ne parvenait pas à déterminer s'il y croyait ou non. Quand il avait évoqué avec le docteur Ransome l'éventualité que l'infirmière puisse amener un mieux dans l'état de sa mère durant la nuit, le praticien avait haussé les épaules en marmonnant qu'elle pouvait essayer. Miss Eden avait une influence bénéfique sur la malade, avait-il reconnu, mais il ne pouvait que lui conseiller quant à lui de ne pas trop espérer. Rien d'autre qu'un miracle ne pourrait la sauver.

Il ne comptait donc pas plus que cela sur le savoir-faire de l'infirmière. Pourtant, quelque chose - c'était plus fort que lui - le poussait à croire que sa mère n'allait pas mourir.

Et chaque heure qui s'écoula durant cette nuit la vit lentement reprendre le dessus. Sous ses yeux, Wilfrid voyait le miracle s'accomplir. À minuit, sa respiration, sa température et son pouls étaient revenus à la normale ; et à midi le lendemain, même Ransome parut convaincu. Le médecin n'aurait pas crié au miracle, mais quoi que miss Eden ait pu faire ou ne pas faire, il commençait à croire que Mrs Hollyer allait s'en sortir.

Wilfrid non seulement y croyait mais il en était fermement convaincu, tout comme miss Eden. Elle vint lui dire, rayonnante de certitude, qu'il pouvait avoir l'esprit tout à fait tranquille désormais.

Pourtant, il ne l'avait pas. Son esprit ne s'était tenu tranquille que lorsqu'il était en proie au doute, comme si celui-ci le dédouanait de la connaissance de quelque secret qu'il ne pouvait affronter. Dès que la certitude se fit jour

140 \ 141 en lui, il en devint conscient. Cela lui vint de manière très physique, comme un poids et une douleur au niveau du cœur, qui ne pouvait mentir. Dans un éclair de lucidité, il se vit revenir à son ancienne vie de dépendance et de frustration. Effie ne viendrait pas s'asseoir auprès de lui dans cette maison, il n'entendrait pas son pas dans l'escalier, ne dormirait pas près d'elle dans le grand lit blanc. Ils allaient vieillir l'un et l'autre, en se désirant l'un l'autre. En vain.

À l'annonce de la bonne nouvelle, il s'efforça de sourire, mais ses lèvres s'étaient figées. Sa bouche s'ouvrit, béante. Il eut l'impression que ses battements de cœur allaient l'étouffer.

Il se rendit dans la chambre de sa mère, qu'il trouva assise dans son lit, éveillée. Le regard clair, presque alerte, elle tourna le visage vers lui en l'entendant entrer.

« Je ne sais pas comment ça se fait, dit-elle. Je me sentais partir, mais il y avait quelque chose qui me retenait, et qui ne cessait de me tirer, encore et encore. (Miss Eden, qui l'avait rejoint, lui jeta un regard entendu.) Étaitce toi, Wilfrid? »

Il tomba à genoux et enfouit son visage dans les draps à côté d'elle. Ses sanglots secouaient le matelas. Doucement, l'infirmière vint le prendre par le bras. Il se leva et la dévisagea d'un air égaré, comme ivre de chagrin. Elle le conduisit hors de la pièce.

 $\,$ $\!$ $\!$ Vous la bouleversez, lui reprocha-t-elle. Revenez quand vous aurez réussi à vous reprendre. $\!$

À son retour dans la chambre, sa mère dormait calmement. Hollyer et miss Eden allèrent près de la fenêtre converser à mi-voix.

- « L'avez-vous entendue ? glissa-t-il dans un souffle.
- Oui. Nous pouvons la tirer de là, tous les deux, si nous décidons qu'elle doit vivre. Songez à l'état dans lequel elle était encore hier.
- Mais pensez vous que... nous devons le faire ? Je ne voudrais pas la ramener à de plus grandes souffrances encore.
- Elle ne souffrira plus. Il n'y a aucune raison pour qu'elle ne revienne pas à son état habituel. Si vous voulez qu'elle vive.
 - Si je le veux ? s'étrangla-t-il. Mais naturellement que je le veux !
 - − Je le sais bien. Mais vous devez vous affranchir de votre peur.
 - Ma peur?
 - Votre peur de la voir mourir.
 - Pensez-vous que ma peur pourrait... l'influencer?
- J'en suis certaine. Vous devez décider nous devons décider tous deux
 qu'elle va se remettre.
 - Supposez qu'elle veuille partir ? Supposez qu'elle combatte nos efforts ?
- Elle ne les combat pas. Elle n'a plus la force de le faire. C'est à présent qu'elle est endormie qu'il nous faut agir. Il suffit que vous vous répétiez : "Elle doit vivre". Tenez asseyez-vous sur cette chaise, détendez-vous, fermez les yeux et laissez-vous envahir par cette pensée à l'exclusion de toute autre. »

Hollyer s'exécuta et se le répéta encore et encore – *Elle doit vivre*. *Elle va vivre*. *Elle doit vivre*. Il s'efforça de ne penser à rien d'autre, sans parvenir pourtant à se libérer de ses résistances internes. Sous ses paupières closes,

ET MAINTENANT?

Illustration: Frnst Barlach

En trois numéros (et donc en l'espace d'un an) LE NOVELLISTE a publié 17 nouvelles francophones contemporaines, 12 articles francophones ou anglo-saxons, 8 nouvelles anglo-saxonnes et 4 nouvelles francophones anciennes, 2 port-folios, 3 interviews et 1 roman anglo-saxon patrimonial. La plupart de ces textes étaient inédits en français, et les nouvelles contemporaines mises à part. ils n'auraient pu paraître, du fait de leur potentiel commercial a priori limité, ailleurs que dans cette revue. Des chiffres encore? 628 pages, 36 € hors frais de port, 1 100 grammes, 1 600 000 signes environ, pour 24 m² de lecture... Mais aussi : 40 auteurs. 38 illustrateurs, 105 illustrations, Le nombre d'heures passées à la concrétisation de ces trois numéros ? Il doit être colossal mais demeurera indénombrable

Cette énumération, je l'admets, n'a lieu d'être que pour épater la galerie... et pour en démontrer l'inanité. Ce n'est évidemment pas à cette aune qu'il faut chercher l'intérêt ou la réussite de quelque publication que ce soit. Les chiffres de vente, alors ? En ce qui concerne LE NOVELLISTE, sans être faramineux, ils sont inespérés pour une revue dotée d'une telle ligne éditoriale et partie de rien ou presque. Le premier numéro s'est à ce jour écoulé à 166 exemplaires vendus, le deuxième

à une centaine. Le troisième ? Nous verrons cela. Au démarrage de ce projet, j'avais pour objectif de sortir trois numéros (soit le temps de publier l'intégralité du roman Hartmann l'anarchiste) et d'estimer ensuite, en fonction du novau de lecteurs réuni ou non autour de la revue, si cela valait la peine de continuer. Je l'ai toujours affirmé : LE NOVELLISTE ne serait pérenne à mes yeux que lorsqu'il permettrait de rémunérer un tant soit peu ses auteurs (voire même ses illustrateurs, sovons fous). Ce fut possible, en ce qui concerne les auteurs qui le souhaitaient, pour le numéro 1. Pour les numéros 2 et 3, il est bien sûr encore trop tôt pour en juger. Sans être un succès retentissant. LE NOVELLISTE n'est pas un échec non plus. De tels équilibres ne peuvent évidemment être jaugés que sur le long terme, et je dois donc aujourd'hui me rendre à l'évidence : le critère que j'avais choisi n'est pas plus pertinent qu'une volée de données chiffrées.

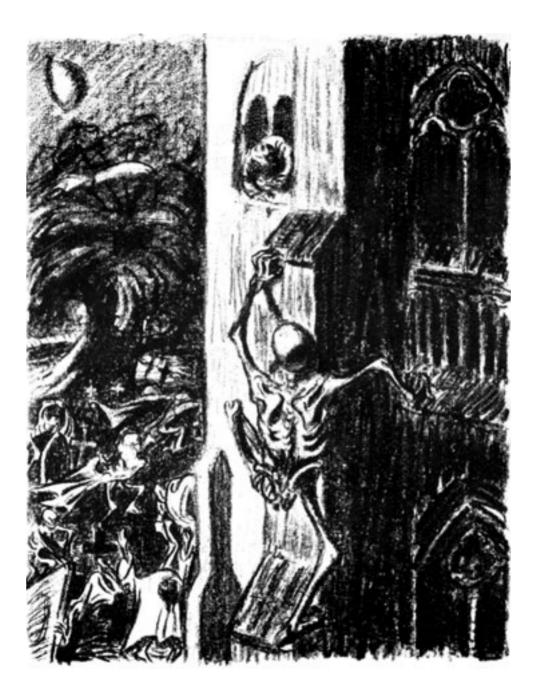
S'il est un bilan qui peut être plus rapidement tiré, en revanche, et qui ne fait pas l'ombre d'un doute, c'est celui de l'intérêt que LE NOVELLISTE a immédiatement suscité et de la satisfaction

qu'il a apportée à ses lecteurs (pour ceux qui se sont manifestés), dont certains déclarent même attendre impatiemment la sortie de chaque nouveau numéro (les fous). Je l'avoue franchement, je ne m'y attendais pas du tout. Évidemment, cela n'est pas sans importance à l'heure des comptes. Qui eut misé trois sous sur une revue brassant allègrement la science-fiction, le fantastique, le polar, la fantasy, le mélo social et autres genres moins identifiables, et mêlant les textes anglo-saxons et francophones, anciens ou modernes, avec un tiers d'articles de vulgarisation plaisante et une large place faite à l'iconographie ? Je croyais à l'intérêt de cette formule, sinon ie ne me serais pas lancé. J'étais en revanche beaucoup plus dubitatif sur le fait qu'elle parviendrait à susciter l'attention et l'intérêt d'un lectorat suffisant. Il semble bien, au vu des premiers résultats, que j'avais tort. Je le dis d'autant plus immodestement qu'une revue anglaise, VISION, s'est récemment créée à peu près sur le même principe. « Un magazine de science-fiction dans lequel les auteurs, les graphistes, les chercheurs du passé et du présent unissent leurs efforts pour explorer l'avenir. » Tel est son credo. Et comme pour renforcer la parenté avec LE NOVELLISTE, ses créateurs affirment vouloir en faire un espace où se mêlent « articles et nouvelles des maîtres du genre comme de nouveaux venus, afin de brosser un paysage stimulant de l'avenir, que les connaisseurs comme les néophytes puissent apprécier pareillement, et sur lequel ils puissent réfléchir. » Mais la preuve par l'Anglo-Saxonnie est un autre travers dans lequel je me garderaj de tomber. La conclusion à tirer de ce cousinage? Uniquement que l'idée fondatrice du NOVELLISTE pourrait bien ne pas être aussi baroque qu'il y paraissait de prime abord. ^①

Le plaisir que j'ai pris à concocter et réaliser ces trois numéros, finalement, doit être la seule jauge à laquelle estimer la nécessité de poursuivre ou non l'expérience. Le pied pris fut indéniable pour le premier numéro. Bien

que toujours plaisant, le numéro 2 fut plus compliqué à réaliser. Quant à ce numéro 3, pour diverses raisons que je n'exposerai pas ici, il fut pour moi iusqu'au bout une véritable épreuve. Il est quand même une difficulté majeure qu'il me faut citer : le caractère éminemment chronophage de cette publication, pour peu qu'on lui accorde l'attention nécessaire à un résultat autant que possible de qualité professionnelle en ne disposant que de movens amateurs. Au chapitre plaisir personnel, le déficit est donc en train de se creuser. L'effort qu'il faudrait désormais consentir pour ne pas laisser l'élan retomber (pas seulement au niveau rédactionnel mais aussi sur les plans administratif, commercial et publicitaire), je le crains, ne va faire que renforcer ce constat. Or, pour ce qui est des activités qui vous flanquent un ulcère ou un AVC avant l'heure, j'ai bien assez de mon gagne-pain, qui lui n'est pas optionnel.

L'avenir du novelliste ne reposerait donc que sur mes frêles épaules et mon bon vouloir vacillant? En grande partie, oui, et la complaisante galerie d'avatars anagrammatiques censée m'épauler ne change rien à l'affaire. Ceci dit, j'ai une énorme dette de reconnaissance envers deux personnes, sans qui ces trois numéros n'auraient jamais vu le jour : Frédéric Serva, qui tient à bout de bras le site du NOVELLISTE et toute la partie technique de sa réalisation (mise en pages, suivi de fabrication, etc.), et Christine Luce, qui s'est donnée sans compter, dans tous les domaines où elle excelle, pour faire de ce projet un succès. Jean-Daniel Brèque, Noé Gaillard, Pierre-Paul Durastanti sont également à citer pour leurs encouragements. leur participation et leur disponibilité, et je les en remercie. Mais il faut bien regarder les choses en face au moment de décider s'il faut relancer les dés ou non: LE NOVELLISTE dans sa formule actuelle est ma chose; je ne m'en plains pas, puisque je l'ai voulu ainsi; je ne regrette pas non plus de ne pas avoir su rassembler une équipe, je n'ai tout simplement pas cherché à le faire, ayant quelques difficultés personnelles



à envisager le travail éditorial autrement que comme un effort solitaire.

Il fallait prendre une décision, et afin de pouvoir rattraper le retard pris sur la publication des autres projets Flatland, afin d'en lancer de nouveaux qui me tiennent tout autant à cœur (notamment la nouvelle traduction du roman Star maker, d'Olaf Stapledon, à paraître en 2021), j'ai décidé non pas d'arrêter la publication du NOVELLISTE, mais de cesser de m'en occuper au terme des deux numéros (4 et 5) dont les sommaires sont déjà bouclés et les textes en partie écrits ou commandés, et qui devraient paraître si tout va bien l'année prochaine. Au-delà ? J'aimerais qu'un factotum ayant les qualifications et les qualités requises, qui ne pourrait se résoudre à la disparition de cette revue et qui aurait réussi à rassembler autour de lui une petite équipe compétente et motivée, vienne me remplacer à partir du numéro 6. S'il s'engage à respecter le projet d'origine (quitte à le faire évoluer pour lui imprimer sa marque), je

lui laisse volontiers les clés, et Flatland continuera d'assurer ses responsabilités d'éditeur. Dans le cas contraire ? Eh bien, dans le cas contraire, LE NOVELLISTE n'aura duré que le temps de cinq numéros, ce qui est déià mieux que s'il n'avait jamais existé, et l'on pourra continuer à dire que de bout en hout il fut une belle aventure — ce qui, de mon point de vue, doit constituer tout compte fait le principal critère de réussite.

> « Vivre, c'est rompre et briser pour que quelque chose puisse croître. » Karin Bove

© Lionel Évrard Illustration: Ernst Barlach (1870-1938) Der Totentanz 3, Verfolger Tod, 1924